

LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE
ARTISTIQUE, DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.

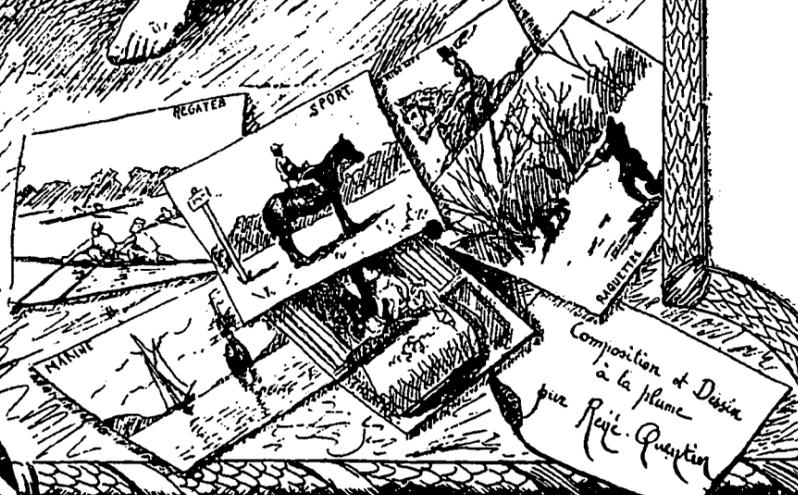


LA SATIRE

Malgré les sottises
travaillant les
méchants,
je ne pense
de nul de tout
ce qui se passe
que je suis
obligé
de m'en plaindre.



MONSIEUR BOULANGER



Composition et Dessin
à la plume
par René Quynen

LA VIE ILLUSTRÉE

Journal Hebdomadaire.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION ILLUSTRÉE (limitée)

Directeur-Gérant - - - - W. A. GRENIER.
 Artiste-Dessinateur - - - - RENÉ QUENTIN.
 Chroniqueur Humoristique - HECTOR BERTHELOT.
 Graphologue - - - - - PROF. MARC SAY.
 Secrétaire de la Rédaction - LÉON FAMELART.

COLLABORATEURS: Rose Couturier, Ruysdal, Dona Férentès,
 Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton,
 Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Boum-Boum.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 32 RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis.....\$2.00 par an.
 " " 1.25 six mois.
 Montréal (livré à domicile) 2.50 par an.
 " " 1.50 six mois.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

L'exemplaire : 5 cents.

Les abonnés d'un an seulement auront droit aux primes.

ANNONCES (toisées sur agate)

Chaque insertion 10 cents la ligne.

TIRAGE DE CE NUMÉRO, 20,000 EXEMPLAIRES

Toutes correspondances doivent être adressées comme suit :

W. A. GRENIER,
 "La Vie Illustrée,"

Boîte, 1772. MONTRÉAL, Canada.

MONTRÉAL, 2 MARS, 1889.



LA CHRONIQUE DE LA SEMAINE

Eh bien! ma foi, ça ne me surprend pas! Je l'ai raconté depuis longtemps. Dès le jour où j'appris que le jeune et bouillant empereur d'Allemagne avait fait des prédictions à l'occasion du jour de l'an, je me suis dit: "C'est bien cela; je ne me trompe pas!"

Et en effet, je ne me trompais pas: c'était bien cela.

Il est entendu, depuis plusieurs générations, que les Allemands, les gros bonnets surtout, sont des êtres extra-terrestres. Aujourd'hui, tout le monde éprouve le besoin de crier cela sur les toits.

D'abord, ils sont d'une profondeur vertigineuse. Un Allemand qui a piqué une tête dans l'abîme des sciences s'enfoncé toujours plus avant jusqu'à ce que, à l'instar de Faust, il connaisse l'univers et les mystères qu'il cache en lui-même, ses forces motrices et l'origine des choses. Il veut "planer avec les esprits de la nuit au-dessus des sombres cavernes, danser à la lueur des rayons d'argent de la lune sur le gazon appâli des prairies..."

Ces ambitions, du moins, régnaient du temps de Goethe; mais depuis lors, elles sont énormément plus élevées.

On devient prophète en montant sur le trône des collectionneurs de pendules,—ceci soit dit sans intention de froisser les Allemands—(il faut être prudent: les reptiles bismarckiens se faufilent partout; il doit y en avoir à Montréal).

Tout le monde sait cela depuis le 1er janvier.

Mais on vient de faire une découverte très importante: Les journaux apprennent aux nations étonnées que le vieux Bismark a le don de la *jettatura*. Dès qu'il a un ennemi encombrant... Vlan! il lui souhaite des punaises, comme on dit en bas de Québec, et, un beau matin, on apprend que l'objet de son ire a cassé sa pipe!

Le plus beau de l'histoire, c'est qu'il y a des monceaux de preuves à l'appui de cette assertion.

Exemple: Napoléon III. On sait, généralement, qu'il est mort de la pierre. Mais ce qu'on ignore, c'est que le chancelier de fer lui a lancé lui-même cette pierre fatale.

Autres exemples: Le prince impérial. Une foule de gens s'imaginent qu'il a été frappé, tandis qu'il guerroyait, par la zagaie d'un vulgaire Zoulou. On ne sait pas que cette arme primitive a obéi à l'impulsion de la volonté puissante du farouche vieillard.

Frédéric III était un ennemi de l'hégémonie allemande... Crac! Bismark lui envoie une maladie incurable.

Skobeleff voulait conduire le peuple russe en Germanie... Bing! il meurt inopinément après avoir mangé des écrevisses en cabinet particulier.

Gambetta, Louis, roi de Bavière, Alexandre II, etc., qui ne brûlaient guère d'encens sous le nez du grand homme, disparaissent de la scène du monde d'une façon mystérieuse, tout à fait mystérieuse, même.

Rodolphe, le pauvre Rodolphe, meurt... on n'a jamais su, au juste, dans quelles circonstances.

Eh bien! cette hécatombe de grands hommes est l'œuvre de Bismark.

Cela semble extraordinaire; mais c'est pourtant l'exacte vérité, puisque c'est imprimé dans les journaux!

Voyez, d'ailleurs, le portrait de cet homme féroce que nous publions aujourd'hui, et dites-moi si son air n'est pas celui d'un vrai sorcier.

**

Le *Toronto World* du 7 février contenait, au cours d'une immense tartine emmoutardée d'inepties, la macaronique phrase suivante que je n'ai pas pu parvenir encore à avaler:

"Si l'Eglise continue à acquérir de nouvelles forces dans Québec et si elle va jusqu'à étendre au reste du pays le système en vogue dans le Bas-Canada, alors il est du devoir d'Ontario et des autres parties du Canada de traverser l'Ottawa et d'aller remodeler une province si réactionnaire et une Eglise qui est devenue une machine de guerre pour nous attaquer."

Bigre! voilà qui est autrement sérieux et menaçant que la motion du fils à son papa, M. J. Sandfield Macdonald. Lui, au moins, s'il demande la suppression de la langue française, il entend faire les choses en douceur. Mais au *Toronto World*, on embouche, sans barguigner, la trompette de combat; on est énergique en diable!

Les fanatiques d'Ontario trouvent que la province réactionnaire de Québec et son Eglise sont encombrantes, parce qu'elles ne marchent pas dans leur voie.

Encombrer les fanatiques d'Ontario, c'est déplorable! Mais ce qui me fait trembler comme un morceau de gélatine agité par le souffle parfumé d'une charentière, c'est que ces messieurs menacent de passer l'Ottawa et de venir ici nous retailler sur un patron découpé selon les principes du *Toronto World*.

"Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extensi."

Canadiens-Français, mes frères, c'est le moment de numéroter vos os, afin qu'il n'y ait pas de confusion dans le grand travail de remodelage que vont exécuter les descendants de John Bull.

**

Bah! ne nous effrayons pas trop; laissons-les venir, ces don Quichote, et s'ils veulent combattre, nous leur fournirons des adversaires à leur taille, des ennemis dont il faut purger la province: les moineaux, en un mot, que les cultivateurs désignent comme un fléau épouvantable.

Les municipalités ont autorisé la destruction de ces voraces volatiles; leur tête est mise à prix:

"On donne dix centins par chaque douzaine de moineaux livrés en vie dans une cage ou une boîte grillée, au No. 147 rue des Carrières chez M. le conseiller Joseph Pâquette, qui les recevra tous les samedis, de 2 heures de l'après-midi à 6 heures du soir. Les cages seront échangées ou rendues. On achètera aussi les moineaux, aux mêmes condition, au No. 1184 rue Saint Laurent, le samedi aux mêmes heures."

Les prisonniers seront revendus aux clubs de tir qui se chargeront de l'office du bourreau.

Voilà de quoi utiliser la vaillance des guerriers d'Ontario; voilà de l'ouvrage pour les fainéants qui n'aiment pas se fouler la rate.

Mais il serait bon que les destructeurs agissent avec modération, cependant, car si l'extermination devenait complète, peut-être un jour les cultivateurs,

"Reconnaissant trop tard leur coupable imprudence,
 Désabusés et repentants,
 Diraient tout haut en déplorant leurs fautes:
 Quel crime avaient-ils donc commis
 Pour chasser nos amis, nos hôtes,
 Qui dévoraient nos ennemis?"

Quand nous travaillerons pour l'an qui recommence,
 Dès qu'on aura planté, semé,
 Les insectes viendront détruire la semence
 Même avant qu'elle n'ait germé!
 De cette désolante année
 Pourrons-nous attendre la fin?
 Il nous faudra mourir de faim
 Avant qu'elle soit terminée!"

Alors, on viendrait à résipiscence; mais il serait un peu tard.

LÉON FAMELART.

OPINION DE LA PRESSE

Nous croyons devoir continuer à reproduire ici, quelques-unes des appréciations qui ont suivi notre naissance. *La Presse* est toujours charmante:

Nous accusons réception du troisième numéro de *La Vie Illustrée*. Nous félicitons le jeune confrère de sa précocité. Bien qu'il n'ait que trois semaines, il parle déjà avec élégance, il marche rapidement et sait une foule d'histoires qu'il sait raconter avec un charme tout particulier.

La Vie Illustrée sait déjà tout ce qui se passe dans la ville et ne se fait pas scrupule de le dire. A son âge, elle babille déjà comme une grande personne. Elle cause de mode, de science, de mondant, de salon, un peu de cancan, ça ne fait pas de mal; de toilette, de luxe et de modestie, d'amusement et de sport. Avec cela elle a toujours le mot pour rire.

Celui qui a un bon mot à dire et une bonne histoire à raconter, il va de suite le dire à *La Vie Illustrée*, qui en tire bon parti.

Ses gravures sont belles et intéressantes, et valent à elles seules ce que coûte un numéro. De sorte qu'on a pour rien les autres jolies choses qu'il contient. Il y a de la variété, de l'intérêt, de l'attrait; enfin, il y a de la vie.

Cette publication a toujours quelque chose de nouveau. Le numéro de cette semaine lance un projet bien original: une exposition de bébés pour le printemps. Cette idée-là fera son chemin.

Il est impossible d'avoir une idée juste de ce que contient *La Vie Illustrée* sans la lire, et quand on l'a lue on a hâte de voir le numéro suivant.

Le Chroniqueur de *La Tribune* nous fait le compliment suivant:

J'applaudis à une innovation: à l'apparition de la revue à gravures,—*La Vie Illustrée*.

J'ai lu scrupuleusement les deux numéros parus—c'est charmant. Jolies vignettes, papier de luxe, écrits très bien pensés—mais ce qui me plaît surtout c'est l'originalité de la rédaction—ou mieux, du genre de rédaction.

On se trouve en présence, je dirais d'un cyclorama. Vous n'avez qu'à dévier la vue et d'un coup d'œil vous apercevez des gravures, du sport, de la poésie, du théâtre, de la mode, du high life, bref, tout est compris dans ces seize pages-là.

Mais aussi, je demande, pour les lecteurs et pour les rédacteurs, que cela se continue dans le genre inauguré. Qu'on ne dévie point; le chemin est intéressant, qu'on le suive.

Le *National*, de Plattsburgh, dit:

Nous avons reçu le premier numéro d'un nouveau journal qui vient de paraître à Montréal sous le titre de *La Vie Illustrée*. Nous y trouvons de fort jolis dessins et des articles bien tournés et marqués au coin du meilleur humour. Prospérité.

Le *Moniteur Acadien* est des plus flatteurs:

La Vie Illustrée.—Tel est le titre d'un beau grand journal illustré qui vient de voir le jour à Montréal, et dont les deux premiers numéros nous arrivent à la fois. C'est une fort jolie publication, qui aura, à en juger par ses débuts, de bien grands succès. *La Vie Illustrée* paraît une fois la semaine, et est publiée par M. W. A. Grenier.

L'Electeur nous complimente d'une façon très aimable:

La Vie Illustrée, très joli grand journal de 16 pages, à 5 cents le numéro, publié à Montréal, sous la direction de M. W. A. Grenier, avec la collaboration de MM. Hector Berthelot, René Quentin pour la partie des dessins, le professeur Marc Say, graphologue, et une foule de joyeux pseudonymes: Rose Couturier (la mode), Ruysdal, Dona Férentès, Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton, Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Boum-Boum.

Plein de vie, débordant de joyusetés, le nouveau confrère a droit à sa place sous le soleil. Nous lui souhaitons beaucoup de rates à désopiler, c'est-à-dire beaucoup d'abonnés.

ECHOS DU HIGH-LIFE



Le mariage de Melle Isabel White, la troisième fille de feu l'hon. Thos. White, avec le major John Cotton, de la Police montée du Nord-Ouest, a eu lieu à l'église Saint-Georges, à Ottawa, le 19 courant.

Le Rév. Dr. Owen Jones, recteur, officiait. La demoiselle d'honneur était Melle Emily White, sœur de la mariée, et le garçon d'honneur, M. Thos. Tait, de Toronto. La noce se fit presque en famille. Sir John et Lady Macdonald étaient présents

**

Le premier bal d'Etat de Lord et Lady Stanley est fixé au 4 mars.

**

Le Très-Révérend Dr. Lewis, évêque anglican d'Ontario, a épousé, dernièrement, à Paris, Melle Ada Leigh. La bénédiction nuptiale a été donnée par le Révérend Williams, évêque de Québec. La cérémonie a eu lieu dans la salle de réception de l'ambassadeur anglais, transformée en chapelle pour la circonstance. Lady Lytton et ses filles, M. Hector Fabre et autres Canadiens étaient présents.

**

Le 20 courant, une représentation très intéressante a eu lieu à l'Académie de Musique de Québec. La société était des mieux choisies. On remarquait dans les avant-scènes, le lieutenant-gouverneur et sa suite, le premier ministre et sa famille, etc.

On a joué une comédie de genre, très finement écrite par Mme Raoul Dandurand. Puis Melle Marehand, Mme Trudeau, M. G. Marchand et M. Paul Garrigue ont chanté avec un goût à rendre jaloux les artistes de profession, un joli opéra de salon. Le septuor Haydn les accompagnait.

La soirée, comme on peut s'en douter, a été charmante.

MASQUE DE VELOURS.

M. BOULANGER

Les élections récentes, dont le résultat a été si favorable à M. Boulanger, et l'état chancelant dans lequel se trouve le gouvernement français actuel, donnent au portrait qui figure sur notre première page un regain d'actualité.

M. Boulanger continue à être l'idole de la majorité du peuple dans notre mère-patrie, et on peut dire que lui et M. de Bismarck—dont nous reproduisons également le portrait—sont l'objet de l'attention générale du monde civilisé.

M. Boulanger, contrairement à M. de Bismarck, aime beaucoup les femmes—platoniquement, s'entend—et il sait s'en faire aimer, s'il faut en croire Étincelle, le spirituel chroniqueur du *Figaro* :

“ Le général Boulanger, dit-il, est passé à l'idole, c'est un fait indéniable. La haute société est à présent boulangiste, et les femmes, les femmes surtout, se sont déclarées en sa faveur avec l'élan et la vivacité qu'elles mettent à tout.

“ Ce n'est plus de la politique, ce ne sont plus des raisonnements, c'est un sentiment, une exaltation, un parfum d'œillets rouges qui leur monte à la tête et qui les grise !.

“ Quand on a les femmes pour soi, que reste-t-il à désirer ? Surtout en France où elles se sont vengées de la loi salique en gouvernant toujours, puisqu'elles ne pouvaient pas régner.

“ Gambetta disait : “ Notre République manque de

femmes. ” C'était vrai. Peut-être faut-il chercher là une des causes les plus vives de la désaffection qu'a inspirée le gouvernement de M. Grévy ?

“ Si le septennat a été brillant et s'il a laissé un souvenir sympathique à l'Europe, c'est parce que les beautés héraldiques se pressaient chez le maréchal de MacMahon.

“ Que de choses intéressantes on peut dire entre un éventail et une tasse de thé ! Que d'affaires délicates on peut traiter en traversant un jardin d'hiver au bras d'un diplomate ! Que de sentiments généreux on peut faire vibrer avec un sourire attristé, et quand on a été comprise, quelle douce récompense qu'un gracieux serrement de main !

“ Depuis des siècles, les femmes ont été instruites à l'école de la diplomatie et de la séduction mondaine. Mais la République de M. Grévy n'a rien fait pour elles. Naturellement, elles n'avaient rien à faire pour la République !

“ Le général Boulanger a mieux compris ce côté délicat de la question des pouvoirs partagés ; et il paraît disposé à faire remonter Son Altesse la Femme à la place élevée d'où elle ne doit jamais descendre.

“ Les Françaises sont si généreuses qu'avant même de savoir si leurs espérances se réaliseront, elles apportent à l'élu du jour le tribut de leur enthousiasme.

“ La duchesse d'Uzès ne cache pas ses sympathies boulangistes. Elle a assisté au mariage de Mlle Marcelle Boulanger et accepté le bras de M. Lagnerre pour cette cérémonie. La comtesse de Martel, née Mirabeau, a prodigué tous les joyaux de son esprit en faveur du député de la Seine. Beaucoup d'autres femmes moins illustres entretiennent et animent le feu sacré.

“ Une nuance singulière a été observée dans plusieurs salons : les femmes se faisaient présenter au général, au lieu de demander qu'il leur fût présenté. Cette règle est loin d'être absolue.

“ Mais la déférence à l'égard du député sans égal est aussi grande que celle prodiguée à Bonaparte consul, à l'aurore de son pouvoir.

“ On soumet au général Boulanger la liste des invités, non seulement pour le dîner, mais pour la soirée. Toutes les personnes réunies doivent lui être nommées pendant la réception. Impossible de venir en curieux, il faut venir en partisan.

“ On a vu s'incliner devant le soleil levant du général Boulanger plusieurs des descendants de ceux qui faisaient cortège au Roi-Soleil.

“ Chez le vicomte de Kervéguen, dont l'hôtel est situé rue Dumont-d'Urville, comme celui du général, la fête de l'autre soir avait tout le caractère d'une manifestation. Dans les salons où les bibelots et la musique vivent en si artistique compagnie, l'assemblée était nombreuse et de des plus *select*.

“ Au dîner, le général se trouvait placé en face du maître de la maison, ayant à côté de lui la vicomtesse de Trédern et la comtesse de Gramont, belle-sœur du duc. Il est vrai que M. de Kervéguen n'est pas marié.

“ Si Paulus ne se trouvait pas là, sa chanson au moins y était. On l'a répétée fort gaîment au piano. Le général aurait fort désiré l'entendre chanter par la belle Mme de Trédern, mais cette faveur ne lui a pas été accordée ! On n'a pas tous les bonheurs !

“ Chez Mme Boutouline, on a remarqué la respectueuse admiration du général pour une belle dame dont le nom est deux fois historique.

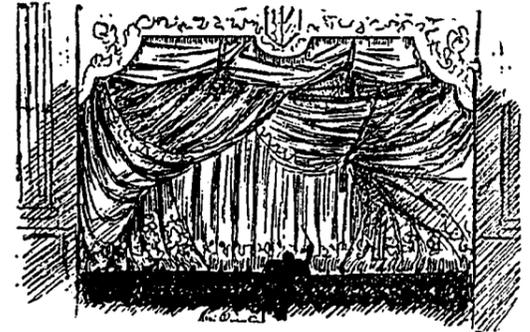
“ Le prestige de cet homme heureux ne saurait se peindre. Qu'il parle ou qu'il se taise, toutes les filles d'Ève le déclarent charmant.

“ A l'Opéra, on voit sans étonnement beaucoup d'œillets rouges fleurir les robes blanches des plus élégantes spectatrices. L'une d'elles porte des ceilllets de rubis. Voilà une brillante flatterie. D'autres, plus timides, ont choisi l'œillet en diamant. Cela veut dire : “ J'en suis, sans en être. Je fais des vœux, mais pas de bruit. ” Sur les éventails à la dernière mode, les ceilllets rouges éclatent comme un feu de joie.”

La conscience est comme une glace qui se ternit un peu chaque jour, il faut l'essuyer souvent sous peine de ne plus s'y voir.

Il n'est passion qui nuise plus au raisonnement que la colère.

ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



Il s'est formé, à Longueuil, une société musicale qui, sous la direction de M. Larivée, est en pleine voie de prospérité.

**

M. François Boucher, violoniste, a obtenu un grand succès au concert donné par Mme Albani, à Toronto, il y a quelques jours.

Pour lui donner une marque de son appréciation, notre diva lui a offert une superbe rose.

**

La troupe d'opéra qui a tenu les planches la semaine dernière à l'Académie, n'est qu'une réduction de celle qui visita cette ville l'an dernier. Elle manque un peu de décors ; mais elle possède des voix très acceptables. Mlle Louise Natali, la prima donna, a chanté avec beaucoup de talent le rôle de Lucia de *Lucia de Lammermoor*.

M. Bassett, ténor léger en même temps qu'acteur de talent, a interprété le rôle d'Edgar à la satisfaction générale.

Compliments aussi, à MM. Stoddart et Frank Vitta ; ce dernier, surtout, est un artiste de grande valeur ; sa voix de basse est sonore et bien timbrée.

Le succès de *La fille du Régiment* a été pour Mlle Natali, dans le rôle de *Marie*, et pour M. Frank Vetta, dans celui de *Salpice*.

Le ballet, loin d'être brillant, laissait beaucoup à désirer.

L'orchestre, trop riche en instruments de cuivre, couvrait la voix du chœur même.

Le *Faust* de Gounod a obtenu beaucoup de succès, grâce à Melle Natali, dans le rôle de Marguerite, à M. Bassett dans celui de Faust et à M. Vetta (Méphistophélès).

**

Coquelin aîné et Mme Hading sont revenus à New York, enchantés de leur tournée au Mexique et à Cuba, où ils ont obtenu un grand succès.

Mme Hading était chargée de présents reçus dans les différents endroits où elle a joué.

Coquelin dit qu'il aime beaucoup Montréal, parce qu'on y parle français, et la Havane, parce qu'on y trouve de bons cigares.

Il donnera une semaine de représentations ici, à partir du 4 mars, puis il jouera durant quatre jours à Québec, et durant deux jours à Ottawa.

L'engagement de Mme Hading étant terminé, elle ne reviendra pas à Montréal.

**

On dit que M. Le Royer, parent du sénateur français, va monter ici un cirque, dans quelque temps. Il exhibera une foule d'animaux appartenant à la faune de notre contrée.

**

L'union St. Joseph organise une soirée de famille qui aura lieu au Queen's Hall, le 19 mars. Citons, parmi les meilleurs amateurs qui prêteront leur concours pour cette circonstance : Mme. Duhamel, M. Xhrouet et M. Marcus.

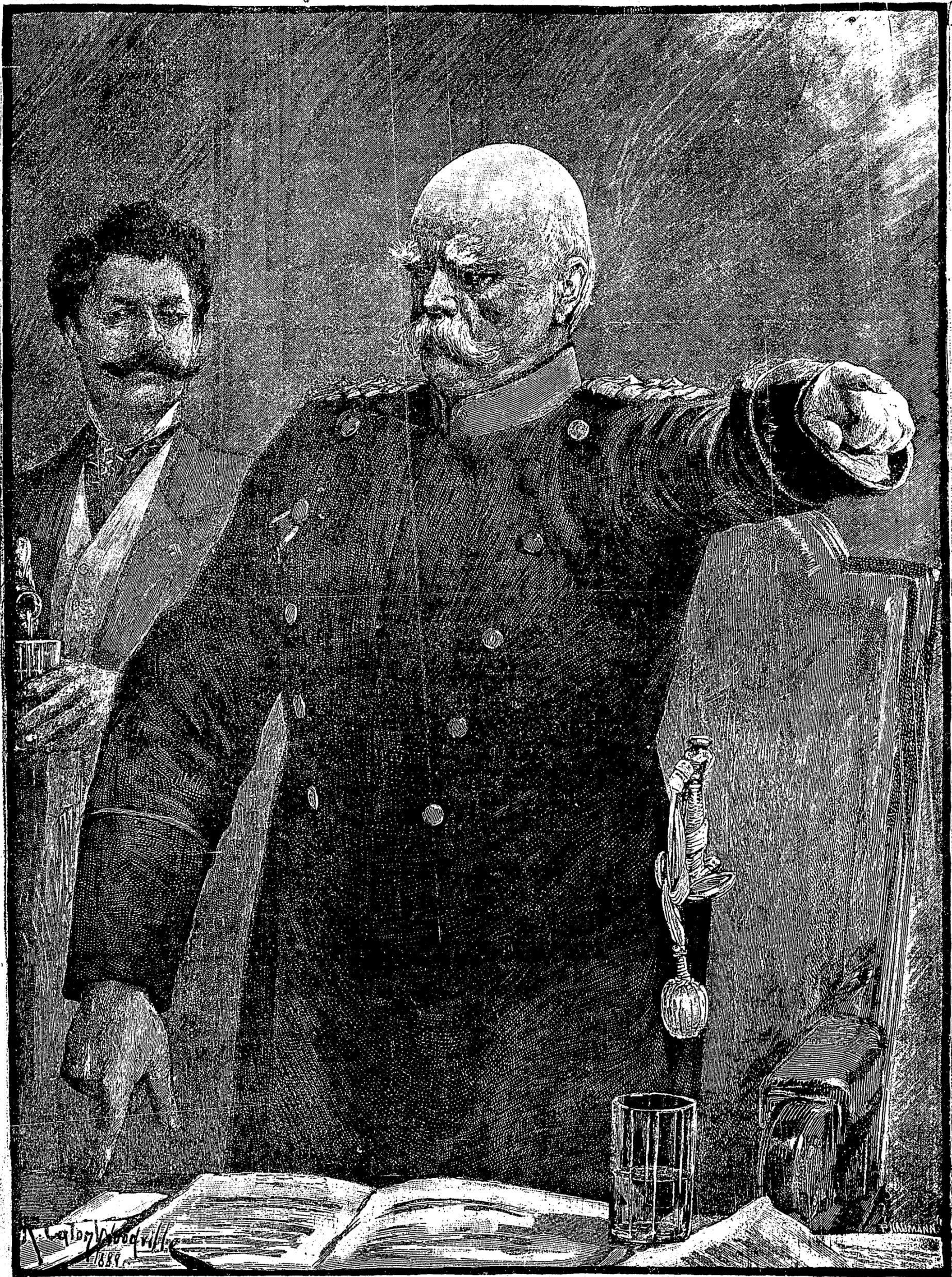
**

La soirée qui a eu lieu au Gesù, le 21 courant a obtenu un très beau succès.

On a beaucoup applaudi M. H. C. St. Pierre qui a déclamé avec le talent qu'on lui connaît. MM. Birty et Le Bel ont chanté à ravir.

LORNETTE.





BISMARCK ADRESSANT LA PAROLE AUX CHAMBRES.

OLLA PODRIDA



Les doléances des propriétaires d'immeubles devant les commissaires d'expropriation pour l'élargissement de la rue Saint Laurent peuvent fendre le cœur le plus endurci.

Lorsque les évaluateurs de la municipalité donne une estimation de leur propriété, l'indignation donne à leur figure la coloration rouge d'un homard qui a abusé de la cuisson.

—Comment, s'écrient-ils, vous voulez nous spolier de notre patrimoine. Achetez notre immeuble à \$3 du pied ! Ne savez-vous pas qu'il vaut \$8 ?

—Calmez vous, messieurs les propriétaires. Nous ne vous donnerons pas un prix ridicule, répondent les commissaires et le procureur de la municipalité. Nous consentons à vous accorder la valeur que vous avez vous-même donnée à votre immeuble lorsque les cotiseurs sont venus vous taxer. Voyons, parlons raison. N'avez-vous pas dit à ces fonctionnaires que votre propriété ne valait que \$3. On vous a cotisés à \$3 et vous n'êtes pas satisfaits maintenant.

—Nous avons été cotisés trop bas. On aurait dû mettre le double sur le rôle des évaluateurs.

—Pourquoi ! n'avez-vous pas protesté ?

—Pourquoi ! Est-ce que nous savions alors que... Dans tous les cas nos immeubles valent \$8 du pied.

La corporation n'a pas d'âme et les jérémiades de ces malheureux ne peuvent jamais la toucher.

Hélas ! cent fois hélas.

Après avoir entendu les propriétaire, écoutons maintenant les locataires.

La classe des locataires a été longtemps persécutée et ses plaintes ont toujours été étouffées.

C'est toujours l'histoire du prolétaire à la merci des bourgeois et des grandes corporation. On a invité les locataires à déposer leurs plaintes devant la commission des expropriations. Ceux-là se sont déboutonnés et ils ont parlé avec abondance de cœur de tous les maux que le progrès fera fondre sur eux.

Les locataires dont les réclamations ont été formulées de la manière la plus comique sont les aubergistes qui pullulent sur toute la longueur de la rue Saint Laurent. Le guignon a voulu qu'ils fussent tous à peu d'exception près du côté de la rue qui doit disparaître sous le pie du démolisseur.

Comme la reconstruction des bâtiments durera cinq ou six mois, chacun de ces messieurs exige de la ville une indemnité pour la perte de sa clientèle. Il y a des réclamations de cette nature dont le chiffre s'élève à six ou sept mille dollars.

Dix auberges seront rasées vers le premier mai prochain sur la rue Saint Laurent.

Les clients de ces dix maisons chercheront nécessairement de nouveaux moulins à poivre pour y porter leurs économies et ils y resteront attachés.

Vous verrez que la municipalité sera assez avaricieuse, assez pingre, assez sans cœur pour refuser à chacun de ces malheureux hôteliers une indemnité de cinq ou six mille piastres pour son déménagement.

O les déménagements !

Trois déménagements, dit un proverbe, causent autant de dégâts qu'un incendie.

Les locataires sont très raisonnables en n'exigeant que cinq ou six mille dollars pour leurs frais de déplacement.

Combien d'avaries leurs marchandises, leurs comptoirs, leurs rayons et tout le saint frusquin de leur commerce vont-ils essayer ? Pour l'aubergiste la peinture des tonneaux sera défraîchie, des verres seront ébréchés, des entonnoirs bossés, des carafes cassées. Pour le marchand de nouveautés il y aura des coupons d'indiennes fripés, des pièces de calicot salis, des verges endommagées.

Et Cizol donc ? Cizol, notre ancien chareutier, où ira-t-il mettre ses pieds de cochon ?

Un déménagement pourra leur causer beaucoup de mal.

Six ou sept mille piastres pour un déménagement de locataire, allons donc !

Parlez maintenant d'une dizaine de mille.

Le chef de police mérite une bonne note pour le remuement qu'il vient de faire dans son département en changeant de poste tous les constables. Tel policier qui était de service dans le quartier d'Hochelega est aujourd'hui attaché à un des postes de la Pointe Saint-Charles.

Par cette innovation le colonel Hughes a mis les policiers dans l'impossibilité de se familiariser avec les justiciables de leurs quartiers. La familiarité, comme on le sait, engendre toujours les mépris.

Aujourd'hui le constable faisant sa ronde dans un district étranger, sera moins exposé à fermer les yeux sur les délits commis par ses intimes.

Tout cela est bel et bien, mais, comme l'a dit Salomon, il n'y a rien de parfait sous le soleil. Toute médaille a son revers.

Je suis d'avis que les intérêts de la justice souffriront beaucoup des nouveaux changements.

Quand je parle de la justice, je veux dire les juges en chambre. Pas les juges de la Cour Supérieure, mais les juges du fond des faubourgs Québec et Saint-Joseph.

Ces juges seront obligés de transporter leur tribunal d'une extrémité de la ville à l'autre et de décharger le délibéré dans beaucoup de petites causes.

Les habitués du palais de justice ignorent presque tous l'existence des tribunaux auxquels je fais allusion.

Un mot d'explication.

Un policeman a fini son quart. Il rentre au foyer de la famille, est-ce pour y goûter la paix et le bonheur domestique ? Non, il y a de nouvelles fonctions officielles à remplir.

Le constable devient président d'un tribunal, devant lequel se vide les différends des ménagères de la localité. Le point en litige est souvent une corde à linge traversant une cour en commun, l'enlèvement de la glace, le nettoyage d'une cour, des insultes verbales, voire même des assauts et voies de faits.

Le petit peuple qui n'a pas le son pour consulter un avocat ou lancer un mandat d'arrestation, défère la cause à un policeman bien connu dans le voisinage, qui la juge en dernier ressort.

Ces tribunaux de constables siègent en permanence dans tous les quartiers pauvres et éloignés du centre de la ville. Il y a très rarement appel des décisions de ces petites cours. Si la cause présente des points de droits épineux, le juge d'ordinaire la prend en délibéré et ne rend sa décision que lorsqu'il a pris le conseil du sergent de son poste.

Ainsi, on comprend maintenant les entraves que le chef de police mettra dans le fonctionnement de la justice, en éloignant les constables des quartiers qu'ils habitent depuis nombre d'années.

Je termine par une anecdote inédite.

C'était en 1885, au temps où la Cour Sanitaire tenait ses séances à l'hôtel de ville.

Un prisonnier comparait devant les juges Normandeau et Isaeson pour répondre à l'accusation d'avoir insulté des officiers de santé qui s'étaient présentés chez lui pour vacciner ses enfants.

—Plaidez-vous coupable ou non coupable, demanda le greffier.

—Ce n'est pas moi qui parlais, c'est ma femme qui les a insultés. Il n'y avait pas de ma faute. Vous voudrez bien m'excuser. Vous comprenez bien, messieurs les juges, votre honneur, vous le savez comme moi, on n'est jamais maître de la gueule de nos dames.

H. BERTHELOT.

DE TOUT UN PEU

On vient d'enterrer à Clyde, New-Jersey, le colonel Ruth Goshen, le géant le plus grand que le fameux Barnum ait jamais exhibé. Depuis dix ans, Goshen passait ses hivers à Clyde, petite station du chemin de fer de Pennsylvanie, près de New-Brunswick. C'est là qu'il est mort, après une maladie de six mois environ. Pendant tout le temps qu'a duré sa maladie, Goshen avait quatre hommes vigoureux pour le soigner, et ils n'était pas de trop lorsqu'il fallait le transporter hors de son lit, car il ne pouvait plus bouger. Goshen, pieds nus, avait une hauteur de sept pieds deux pouces ; ses épaules avaient deux pieds six pouces de large, et il pesait 634 livres. D'après des papiers trouvés chez lui, le défunt était né Egypte et était âgé de soixante-dix ans environ.

Au parc Central :

Deux enfants causent de leur famille.

—Mon papa est gros... mais ma maman... oh ! elle est d'un maigre !

—Et ton papa l'aime ?

—Oh ! oui. Mais, quand il l'embrasse, on dirait qu'il ronge un os !

Tout le monde sait que, dans la famille Carnot, les fils possèdent un métier manuel, comme le président de la République qui est menuisier ; mais ce qu'on ignore peut-être, c'est qu'il en est de même dans la famille des Hohenzollern. Ainsi, l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, est relieur, et son fils, le prince impérial, doit prochainement faire choix d'un métier.

Un procès comique, des plus amusants, vient de s'ouvrir, affirment les journaux de Saint-Louis, dans le comté de Randolph (Missouri).

Il s'agit, paraît-il, d'une vache laitière que deux petits fermiers de Maberly, nommés Brown et Jones, ont achetée en commun. Brown prétend que, par égard pour son voisin et bien qu'il ait payé la même somme que lui, il n'a voulu acquérir que la partie postérieure de la vache, laissant à Jones la partie la plus noble de l'animal, c'est-à-dire les jambes de devant et la tête. Se basant sur ce principe, Brown oblige son voisin à nourrir la vache ; mais il prend tout le lait pour lui seul. Et pourtant ce n'est pas le brave Jones qui poursuit son voisin en justice, comme on pourrait le supposer. La vache a blessé ces jours derniers Brown, à coup de cornes, et celui-ci intente une action en dommages-intérêts à Jones comme propriétaire des cornes de la vache.

Mlle Elise, une mignonne qui compte bien, à elle toute seule, une belle pièce de cinq printemps, pleurait lorsque son papa et sa maman allaient, sans elle, dîner en ville.

On est parvenu, assez péniblement, à lui faire comprendre qu'elle était encore trop petite pour ce genre d'exercice, mais que son tour viendrait quand elle serait un peu plus grande.

Quelques jours après cette laborieuse explication, on conduit la filette au Jardin d'acclimatation.

Et Mlle Elise de tomber en arrêt devant la girafe, et de s'écrier, stupéfaite d'admiration :

—Eh bien, merci ! Je pense que celle-là peut aller dîner en ville. Elle est assez grande !

Dans un restaurant de la rue St Laurent :

—Garçon, qu'avez-vous de bon à me donner ?

—Rien ; d'ailleurs, moi je pars demain, je suis si dégoûté de ce qu'on mange ici. Vous n'avez pas idée comme c'est sale dans la cuisine.

Fragment de dialogue conjugal :

—Avez-vous lu dans le journal, mon ami, qu'il suffit, pour calmer les flots irrités, de verser de l'huile dans la mer ?

—Oui, ma chère, et je te prie d'avoir toujours quelques bidons d'huile à la maison. Je veux faire une expérience sur ta mère, qui est souvent orageuse.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

AVENTURE D'UN CANADIEN A PARIS

UN MARIAGE MANQUÉ

C'était le huitième matin de mon arrivée à Paris, et ce matin-là, la nature s'était réveillée si belle que mon âme, d'ordinaire triste comme un jour de pluie, semblait toute neuve, et j'avais la vague idée de n'être sorti que d'hier des bras de ma marraine !

J'ai pourtant, aujourd'hui, presque un quart de siècle, et ce petit voyage à Paris se faisait il y a trente-un mois : vous voyez par là que ce réveil de bonheur m'avait enlevé toute notion du temps et que ma marraine n'est plus d'âge à porter des marmots à la fontaine du baptême.

Je venais de m'éveiller à l'appel du garçon qui criait d'une voix chantante, comme crient d'ailleurs tous les garçons de Paris :

—Monsieur, huit heures !

Huit heures ! j'avais dormi bien tard. Très tard en effet pour nous, Canadiens ; mais bien matin pour l'habitant de Paris. Je me levai donc à la hâte, et je courus ouvrir ma fenêtre qui reçut à flots des bouffées d'air parfumé, venant des Champs Elysées, et qui semblaient soufflées de la Seine.

Cette bonne brise m'apportait le chant des oiseaux et les caquets des jeunes ouvrières courant à leur travail.

Le bruit de Paris éveillé commençait à se faire entendre. Je sortis.

Une ondée matinale avait lavé le ciel, et le soleil qui montait en riant, lui donnait un resplendissement qui attirait la contemplation muette. Sous les rayons grandissants du soleil, l'air prenait des caresses de velours tiède, et les trottoirs mouillés se changeaient en miroirs, où se reflétait l'image des passants. Au coin des rues, de jolies marchandes décoraient leurs kiosques de fleurs de toute espèce et disaient avec un sourire éternel : Achetez mes jolis bouquets ! D'autres entassaient pêle-mêle sur les comptoirs ambulants, les mugnets, les lilas, les violettes et les roses, et criaient : Fleurissez-vous messieurs ! fleurissez-vous, mesdames ! et les acheteurs et les acheteuses s'en allaient en traînant à leur suite une senteur étrange et enivrante.

Plus loin, la vendeuse de journaux vous lançait une œillade irrésistible, et les passants étaient forcés de lui acheter trois ou quatre de ses différents journaux, qui racontaient ce matin-là l'issue du duel de Laurenty-Bou langer, et glosaient sur les coups de feu ratés.

Je continuai à marcher sans m'occuper de rien, pas même de grisettes aux cheveux ébouriffés et au nez en l'air ; non plus de l'allure pittoresque du vieux à la bouche épanouie et à la physionomie guillerette. Je marchai longtemps, sans savoir où, buvant à flots l'air frais et la lumière, reposant mes yeux sur le bleu du ciel, sur la feuillée des arbres. Ce matin-là était si plein d'une belle nature que mon âme était vraiment de bonne humeur.

* * *

Un clic clac léger, cadencé, comme en font les bottines d'une jolie fille, résonna derrière moi et coupa ma rêverie.

Bien curieux, je me retournai.



O bonheur ! je venais d'entrevoir le plus joli visage qu'un amoureux fou puisse rêver, mais ce ne fut qu'une vision, car au moment où je me disposais à talonner cet idéal de mes rêves matrimoniaux, je me sens abordé par un animal d'importun, qui me demande avec amabilité (o ironie !) du feu pour son cigare éteint.

—Diable ! vous croyez donc que j'en ai pour tout le monde, du feu !

Et le regard désespéré que je lançai vers l'encoignure de la rue que la jeune et jolie personne venait de contourner, lui prouva surabondamment que ma maussade réponse avait sa raison d'être, et il s'excusa en me tirant un coup de chapeau.

Je restai planté là pendant quinze secondes, et sans le policier qui faisait faction tout près de là, j'aurais pris ma course vers la belle échappée, au risque de me faire empoigner un peu plus loin par un confrère du malencontreux factionnaire.

O illusion ! je me crus pour un instant uni par la destinée à cette femme qui venait de produire sur moi une impression qui m'envahit si soudainement et si agréablement que quelques fois encore, lorsque ma pensée vogue vers ce grand Paris, si plein d'étonnement, le même envahissement me vient, et malgré moi, je rougis de plaisir.

* * *

Une heure après, j'étais au restaurant où je buvais dans une demi-bouteille, l'amertume de ma petite mésaventure.

Il va sans dire que je songeais beaucoup.

Quelque chose de nouveau, cependant, m'entraîna dans l'âme ; mon cœur avait un mouvement étrange, mes entrailles se remuaient avec passion, et je sentis comme un tremblement de joie, m'envahir.

Je crus que j'aimais.

Qui ? je ne sais. Quoi ?... Probablement une vision.

Je laisse aux amoureux le soin de me dire si c'était bien là de l'amour. Quant à moi, je n'ai jamais pu le savoir, ayant perdu en plein boulevard l'occasion de l'apprendre.

Mon déjeuner était fini, et pour changer un peu le cours de mes idées, je résolus de lire. J'appelai :

—Garçon.

—Monsieur.

—Apportez-moi *Le Petit Parisien*.

—Bien, monsieur.

Il revint aussitôt avec ce journal que je parcourus avidement. Après avoir lu ce qui rapportait aux affaires du Tonkin, toujours la grande question du jour, et les nouvelles de Paris, où il y avait, comme toujours, aussi foison de suicides, de divorces et de jolis scandales, je passai aux petites annonces, et quelle ne fut ma surprise et ma joie d'y lire ce qui suit :

“ Offre de mariage.—Une orpheline âgée de 19 ans, jolie, instruite, honnête et possédant 300,000 francs, désire se marier. Pas difficile. Ecrire à L. D. Bureau... Poste restante. “ Paris. ”

L'annonce porta.

Pas difficile, mais c'est mon affaire, parbleu ! En outre, voilà un dédommagement à ma mésaventure de tout à l'heure, et du reste, ça me va en plein avec mon cœur tout neuf !

Je résolus de profiter de cette jolie trouvaille, et sur un deuxième ordre, le garçon de service m'apporta de quoi écrire.

Tout en bénissant la mémoire du grand Victor Hugo, et en admirant ses vaillantes luttés à l'Assemblée Législative, pour la liberté de cette bonne presse, si bâillonnée de son temps par toutes sortes de coteries, et qui me permettait aujourd'hui de trouver de si bonnes petites choses dans ses colonnes, j'écrivis ce qui suit :

“ Paris, juillet 1886.

“ L. D.

“ Je viens de prendre connaissance de votre annonce, et j'ai l'honneur de solliciter une entrevue à ce sujet. ”

“ Je me crois parfaitement apte à faire un mari très comme il faut. ”

“ Espérant que vous m'honorerez d'une réponse favorable, je me soustris. ”

“ Votre serviteur

* * *

“ Rue de l'Arcade. ”

C'était laconique et précis ; je voulais l'épouser cette jolie orpheline, et puis rêvant aux 300,000 francs, aux belles fêtes, aux grands voyages, aux beaux projets à accomplir, et même à la jeune orpheline... je sortis, et longeai le boulevard, jusqu'à ce que je rencontrais une boîte aux lettres, où je jettai la mienne, en lui souhaitant bonne chance, comme on fait à un ami qui part à l'étranger pour faire fortune.

* * *

Le lendemain matin était aussi radieux que la veille, et ma bonne humeur qui se prolongeait, fut mise à son comble, lorsqu'en passant devant la loge de la concierge, celle-ci me souhaita le bonjour en me tendant une lettre timbrée de Paris. J'en brisai le cachet, et lus non sans émotion :

“ Paris, Samedi. ”

“ Monsieur,

“ Votre demande est accordée d'avance, car pour donner suite à l'affaire sérieuse qui nous occupe, il nous fallait votre visite ; vous nous trouverez cette après midi, de deux à cinq heures. ”

“ Nous espérons que vous ne regretterez pas les quelques moments d'entretien que nous aurons eus, et nous vous prions de recevoir l'assurance de nos sentiments distingués. ”

“ Madame d'O... ”

—Avenue Wagram.

J'étais fou de joie.

Les choses commençaient bien, et la bonne perspective de sortir du célibat, pauvre comme l'ancien Job, pour entrer dans l'état du mariage avec un budget respectable, m'emparadisait le visage.

Neuf heures sonnaient.

Je résolus de procéder sans retard à l'achat d'une toilette de circonstance pour cette singulière visite, et quelques instants après, j'étais devant l'unique glace de ma chambre,



essayant le chapeau haut-de-forme renouvelé, les bottines vernies et les gants beurre frais, lesquels se mariaient très bien à mon costume, que je portais assez gauchement ; je me serrai aussi le col d'une énorme cravate, très à la mode cet été-là, et je sortis de ma chambre assez convaincu que sous le rapport de la cravate, j'étais très chic, et même un peu parisien.

A deux heures de l'après-midi, la rose à la boutonnière, le corps en broche, la baline tournoyante et un sourire de contre-façon aux lèvres, je sonnais à l'hôtel de madame d'O...

On ouvrit, et la concierge parut, l'air interrogateur.

—Madame d'O... je suis attendu...

—Très bien monsieur, veuillez me suivre.

Je fus conduit dans un somptueux salon, où après une demi-heure d'attente, on me fit traverser successivement deux autres salons aussi somptueux, où je rencontrais un monde vraiment pittoresque. On m'introduisit enfin chez madame d'O... qui me reçut dans un boudoir, très élégamment meublé, et où tout était si sagement disposé que je crus à une combinaison faite exprès pour donner des velléités de mariage aux esprits les plus endurcis du célibat, que le caprice du hasard conduisit dans ce mystérieux sanctuaire, où on présidait à de bien mystérieuses affaires, comme vous l'apprendrez par la suite de ce récit.

Après avoir décliné mes titres et avoir rendu mes hommages à la maîtresse de céans qui me causa une impression très favorable,—car cette femme était vraiment bien,—nous entrâmes carrément en affaires.

—Alors vous vous épouseriez cette orpheline ? me demanda-t-elle.

—Mais oui vraiment, si elle est telle qu'annoncé.

—Elle l'est. D'abord avant de procéder plus loin, laissez-moi vous mettre au courant de ce que vous devez savoir. Vous êtes ici chez une femme du monde, qui a été autrefois mariée à un éminent et riche officier de l'armée française, mais qui mourut il y a quelques années, après avoir perdu à la Bourse toute sa fortune. Restée veuve et presque sans argent, je décidai de refaire la fortune perdue, et depuis ce temps, je profite de mes relations du grand monde, que j'ai réussi à conserver, pour arriver à mes fins. Je m'occupe donc de l'union de jeunes gens sans fortune, et de jeunes héri-

tières souvent très bien, mais le plus souvent impossibles. Je réussis à contracter d'heureux et grands mariages, et j'en contracte quelquefois de vilains. Le cas présent est exceptionnel. La jeune fille dont il s'agit est telle que vous savez déjà, mais il se présente à son mariage en France, un obstacle, qui n'en serait peut-être pas un à l'étranger : c'est que cette orpheline est une enfant sans parents...

—Parbleu, madame, si c'est là la seule objection, j'en veux faire ma femme tout de suite. Honnête, jolie, instruite, possédant 300,000 francs... et sans belle-mère, voilà une aubaine qui ne se rencontre pas souvent chez nous, et qui se refuse encore moins souvent, sinon on vous conduit à Beauport, ce qui veut dire ici, aller à Charenton. D'ailleurs en Amérique, on ne vous demande pas quels sont vos parents, mais bien qui vous êtes. Voilà.

—Très bien, monsieur. Maintenant il me reste à prendre des renseignements sur votre compte, et comme je qualifie ce sanctuaire de "Tombeau des secrets," vous n'avez à craindre aucune divulgation.

—Peu m'importe, madame. Le pays que j'habite est si loin de Paris que je n'ose croire à un scandale là-bas, si quelqu'événement imprévu me jetait dans une situation plus ou moins intéressante pour l'opinion publique. Interrogez sans gêne, madame.

Et notant soigneusement chacune de mes réponses, mon interlocutrice me fit passer par un examen joliment minutieux et intéressant, auquel je donnai pleine et entière satisfaction. Elle fut surtout satisfaite, et même très ébahie sur l'état de mes mœurs, lesquelles je lui dis être patriarcales, comme les mœurs de chez nous ; ce qui est toujours de bon augure pour une lune de miel.

—Maintenant, poursuivit-elle, je remettrai ces renseignements au protecteur de l'orpheline, qui m'a confié le soin de lui trouver mari, et s'ils lui paraissent suffisants, il écrira immédiatement à sa protégée qui habite la province, de venir à Paris, où elle vous sera présentée. Avis du jour de présentation vous sera donné. Une autre question non sans importance reste à traiter ; c'est celle de mes honoraires. Je réclame habituellement une commission de 5 % sur la dot apportée, laquelle m'est payable, à la rentrée en possession de la dot, par le mari. Ma commission sur ce mariage, s'il a lieu, sera donc de 15,000 francs. Consentez-vous à cet arrangement ?

—Parfaitement, madame, car un bon mariage, traité de cette manière, ça vaut ça. Désirez-vous un écrit à cet effet.

—C'est inutile, monsieur.

—Je suis assurément très touché de votre confiance, madame.

—Pardon, mais cette confiance existe dans chaque cas semblable, car le secret de votre mariage me fournit une garantie bien suffisante.

Je conclus que c'était logique et très pratique, et après une conversation de peu d'importance, je quittai cette étonnante maîtresse de bien des destinées humaines, en lui faisant promettre de pousser cette affaire rondement, et surtout de me favoriser de la possession de cette singulière orpheline à qui je rêvai béatement durant toute la nuit qui termina cette singulière journée.



**

Le lendemain, j'étais à Marseille, où je m'embarquais en compagnie d'une commission de journalistes et d'ingénieurs français, sur un des paquebots de la Cie. des Messageries Maritimes, lequel faisait vapeur pour Alger, qui est comme on sait, la capitale de la plus importante des possessions françaises en Afrique.

Ce voyage si imprévu ne m'avait pas permis de donner avis de mon départ à Madame d'O... et grande fut ma

consternation, lorsqu'à mon retour, qui eût lieu quelques semaines plus tard, j'appris l'arrivée de mon orpheline à Paris, de son retour en province, et surtout la présentation d'un nouveau prétendant, qui devenait par là même, mon rival.

Sur un conseil de Madame d'O..., et muni d'une lettre, je cours à Lille—où elle habite—qui est à plusieurs heures de Paris, et arrivé enfin à destination, j'ai le désespoir d'apprendre qu'au moment où j'arrive, mon orpheline et mon rival sont à l'église, où ils se jurent mutuellement de se prendre l'un pour femme, l'autre pour époux, et où tous les deux me frustrent par là même, dans mes rêves d'or.

Je n'eus qu'à m'en retourner à Paris, Gros-Jean comme devant.

**

Franchissons une semaine.

Je suis à l'Horloge, café-concert très populaire des Champs-Élysées.

Les acteurs n'ont pas encore paru, et en attendant le lever du rideau, j'observe tout le monde, reluque les jolies femmes, et écoute surtout le habillage de mes voisines, qui est charmant.

On fredonne. D'autres, des tapageurs, font une manifestation étourdissante à une "pshutteuse" qui pose vis-à-vis d'eux.

Moi, je continue à tourner la tête de haut en bas, d'un côté, de l'autre, en avant, en arrière, et regarde tout le monde, les uns après les unes, les unes après les uns, jusqu'à ce que mes yeux surpris se plongent dans les yeux non moins surpris d'une charmante spectatrice, en qui je reconnais Madame d'O...

Je la salue poliment sans remarquer qui l'accompagnait.



Mais la curiosité me venant, je me retourne, et constate avec ébahissement, tant cette rencontre était singulière, je constate, dis-je, la présence de ma belle échappée du boulevard, et au moment où je formais le désir de lui être présenté par Madame d'O..., j'entends, cette fois-ci, avec stupeur, cette dernière, qui lui disait :

—Mais, c'est M.*** le premier prétendant, que je devais vous présenter, et qui s'est rendu à Lille pour vous voir.

Et la jeune et jolie personne me regardant avec un œil clair, scrutateur, presque froid et cruel, glisse à l'oreille de sa voisine, ces mots non moins cruels :

—Ah, madame, mais je n'y ai pas perdu !

Voilà ce que disait, ma belle échappée du boulevard, que je retrouvais dans l'orpheline en quête d'un mari, et définitivement mariée par l'intermédiaire de madame d'O... directrice d'une agence matrimoniale.

J'étais bouleversé.

Cependant, l'idée de croire que "faute de l'autre," je serais devenu quand même "son petit mari," me consola un peu, mais ne m'empêcha pas moins de caver un peu de fiel sous sa raide apostrophe qui me blessa profondément. Sa physionomie avait de l'air de me dire : "Vous n'êtes pas mon mari, attrapez Monsieur !"

Ne pouvant y tenir plus longtemps, je quittai les lieux à la hâte, et parcourus comme un fou, une bonne moitié de Paris, en maudissant les fumeurs importants, en déblatérant contre les policiers, factionnaires, et en envoyant à tous les diables les plus beaux voyages d'Afrique !

Je ne saurais vous dire ce qu'on chanta ce jour-là, à l'Horloge.

W. A. GRENIER.

Montréal, Février 1889



Labryère a dit, avec beaucoup de raison : "Un philosophe se laisse habiller par son tailleur, car il y a autant de ridicule à fuir la mode qu'à l'affecter." Tous les hommes de notre génération sont à peu près de l'avis de Labryère, mais les femmes ont moins de philosophie et il leur plaît d'être tenues régulièrement au courant des changements survenus dans les vêtements et la coiffure. Nos lectrices ne sont pas, nous en avons la certitude, de ces coquettes outrées, dont le seul souci est la coupe d'une robe ou la forme d'un chapeau. Cependant elles ne détestent pas l'art de l'ajustement, parce que tout ce qui dépend du goût est de leur ressort. A leur intention, *La Vie Illustrée* publie chaque semaine une chronique de la mode, qui leur donne les indications les plus pratiques sur les fantaisies nouvelles du costume et de l'ameublement.

Les jeunes femmes nous sauront gré d'avoir fait une petite place à la coquetterie dans ce journal de famille. les maris nous pardonneront de pousser parfois leurs compagnes à la dépense, en se rappelant que le changement de modes est, en définitive, un impôt que l'industrie du pauvre a mis sur la vanité du riche.

ROSE CUTERIER.

PHILOSOPHIE

Les promesses sont des chansons,
Les serments sont des ritournelles,
Les goûts du cœur sont des saisons,
Les plaisirs sont des sauterelles.

Les amours sont des hannetons,
Qui voltigent dans nos cervelles,
Et les rires sont des pinsons,
Et les sanglots des tourterelles.

Les désirs sont des papillons,
Les espérances ont des ailes,
Les baisers sont des oisillons,
Les douleurs sont des hirondelles.

L'ESPRIT DES AUTRES

—Un bohème à sa blanchisseuse :

—Pourquoi n'avez-vous pas mis de boutons neufs à mes chemises ?

—Ah ! monsieur, je crois que se sont plutôt des chemises neuves qu'il faudrait mettre à vos boutons.

—Au restaurant :

—Pardon, monsieur, fait un dîneur poliment, voulez-vous me passer la salière ?

—Est-ce que vous me prenez pour le garçon ? répond l'autre d'un ton insolent.

—Garçon ! fait alors le premier interlocuteur avec le plus grand calme.

Et quand le garçon, l'échine inclinée, lui demande ce qu'il désire :

—Rien. Je voulais seulement vous faire des excuses : j'avais pris ce monsieur pour vous.

—Louis et Claire X... sont devant le magistrat ; le prononcé du divorce va avoir lieu :

—Avez-vous bien réfléchi aux conséquences funestes de l'acte que vous allez signer ? L'un de vous va devenir aveugle et l'autre sourd !

—Comment cela ! exclamèrent-ils tous les deux.

—C'est bien simple : Louis ne verra plus clair et Claire perdra l'ouïe.

A ces paroles sympathiques, les époux tombent dans les bras l'un de l'autre et se réconcilient.

PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.

VIOLETTIANA

Les vers suivants nous sont adressés par un versificateur de 13 ans, de collège des Jésuites de cette ville :

A LA "VIE ILLUSTRÉE"

Du Parnasse français tous les lourds ascenseurs,
Ne peuvent pas monter au faite
Pour ce riche bouquet où brillent tant de fleurs,
Offrirai-je ma violette ?

La violette embaume et celle que voici
N'a pas cette vertu secrète ;
Pour une fois, du moins, acceptez mon récit,
Quoique je ne sois pas poète.

Que les ans à venir, respectant la mémoire
De cet ami de la gaieté,
Apportent à la Vie un long rayon de gloire,
Le bonheur, la prospérité.

D'ARBOIS.



3.—Attends, ma vieille, je vais t'apprendre à faire la guerre à un ancien. 4.—Tiens, ce n'est pas plus malin que ça... Une!...



9.—Descends donc, lâche ! 10.—Tonnerre ! oser m'attaquer en face. Là, en tierce...

LA MORT DU VIEUX.

Je me rappelle encore ce vieux avec sa taille droite et sa démarche rapide ; malgré ses soixante-cinq ans bien sonnés, il bredouillait affreusement et avait des geste horriblement gauches, on le gardait cependant au théâtre par pitié, qu'aurait-il pu faire si on l'avait renvoyé ? D'ailleurs il aimait passionnément son art et si les moyens lui manquaient, ce n'était pas sa faute, personne n'avait plus de souvenirs que lui, il avait bien des aventures dans sa vie de cabotin, il avait joué un peu partout, mais ce qu'il aimait le plus à raconter, c'était la première du " Roi s'amuse " qu'il avait vue, pour y avoir figuré un homme du peuple. Il travaillait énormément ses rôles, il s'abrutissait presque dessus, et finalement n'arrivait à rien du tout.

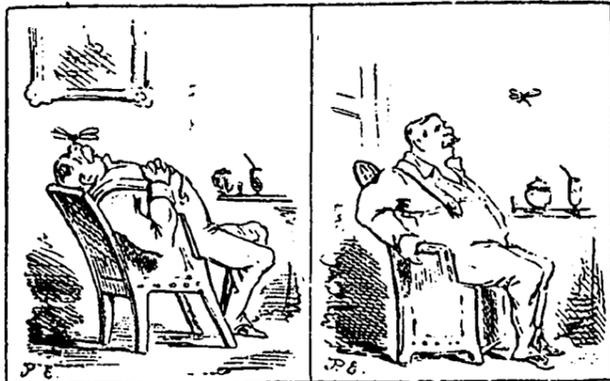
Un jour on jouait un mélodrame bien noir, à la Boucardy, qui avait pour titre à ce que je crois " La forêt mystérieuse " ou bien encore " L'enfant des Pampas " ; il avait là dedans un rôle d'affreux sacrifiant, il devait émotionner, il fit rire toute la salle, tous les spectateurs se roulaient littéralement. Lui tant qu'il fut en scène, ne broncha pas, mais on l'entendit dire entre ses dents

UNE GUERRE ATROCE

— ENTRE —

UN CAPITAINE ET UNE MOUCHE

LE CAPITAINE EN SORT VAINQUEUR APRÈS UNE JOURNÉE DE COMBAT HÉROÏQUE



1.—M. Bedon filtrait dans une douce quiétude les fumées de son mazag'an... 2.—Lorsqu'une mouche éfrottée vint troubler le sommeil de ce grand capitaine.



5.—Deux!... Diable! mon sucrier! tu le payeras cher. 6.—Tu peux écrire à tes parents, ton affaire ne sera pas longue.



7.—Et trois!...!...! 8.—Je t'aurai... La cavalerie a bien pris une flotte dans la mer. 9.—Ou en quarte, mille capucines, je ne crains personne... 10.—A pied ou a cheval... ça m'est égal!



11.—Te rends-tu ? Non, alors le coup de grâce. 12.—Tes enfants peuvent être fiers, car tu meurs en soldat!...

comme il entra dans sa loge : " non ça ne durera plus longtemps. "

Le lendemain quand il arriva au théâtre les bons petits camarades ne manquèrent pas de lui faire leurs compliments de condoléance sur le " four " qu'il avait fait la veille, il ne répondit rien.

Il joua les quatre premiers actes comme d'habitude,

LA GRENOUILLE ET LE BŒUF

Un Floquet vit un Boulanger
Qui lui sembla de bonne taille.

Lui qui meurt du désir de se voir louer,
Envieux, se rengorge et s'enfle et se travaille
Pour atteindre au même niveau ;
Disant : regardez, Clémenceau,
Croyez-vous que je sois plus que lui populaire ?
Nenni dà. — Très connu ? — Pas du tout. Acclamé ?
— Ah ! nous en sommes loin. — Suis-je aussi fort aimé ?
— Peut, si l'on songe à vous, pauvre ami, ce n'est guère...
Vous comptez peu, quand il est là.
— C'est égal, je prétends le démolir encore.
— C'est vous qui le serez. — La chétive pécore
S'enfla si bien que Jacques on creva !
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
Carnot du grand Louis convoite les grandeurs,
Les cabotins la croix de la Légion d'honneur
Et Jacques veut tous les suffrages.

LAFONTAINE



13.—Non, mille diables, je ne recule pas... c'est une traite habile. 14.—Mille bombardes, j'aurai ta vie ou tu auras la mienne !

mais au cinquième acte dans la scène à effet, où le personnage qu'il représentait devait en finir avec la vie, après avoir commis tous les forfaits possibles et imaginables et dans laquelle on le huait le plus à cause de sa gaucherie, il sortit un pistolet de sa poche, et l'appuya sur la tempe et tira, il tomba...

Dans la salle un silence terrible remplaça le vacarme, sur la scène tout le monde s'empressait autour du vieux qui râlait, la grande coquette qui faisait aussi les " mères " dans le drame s'était prise à pleurer toutes les larmes de son corps, ce qui ne lui arrivait jamais quand un de ses amants venait à la quitter, les femmes criaient, les hommes s'agitait avec ces gestes emphatiques propres aux comédiens. Tout à coup le moribond ouvrit les yeux " Hein, les enfants, je ne l'ai pas raté mon effet ce soir ! " Il eut un brusque soubresaut, et retomba mort.

JUST DURAND.

A NOS AGENTS

Qu'il soit bien compris que l'argent des abonnements devra accompagner chaque rapport. Autrement nous n'enverrons pas le journal aux abonnés dont le prix d'abonnement n'aura pas été perçu par l'administration.

ARRACHÉE DE LA TOMBE

(Suite)

XIV

Un matin, M. de Borsenne avait reçu à déjeuner quelques-uns de ses amis, tous plus jeunes que lui et, comme lui, très répandus dans le monde.

Un déjeuner de garçons est toujours fort gai, surtout lorsque des vins de choix aident à délier la langue. Or, la cave de l'amphitryon était une des meilleures de Paris.

On était resté à table très longtemps ; on avait bu beaucoup, beaucoup ri et beaucoup causé.

Le grave de Borsenne était sorti lui-même de sa froide réserve. Entre deux verres de xérès il avait annoncé à ses amis son prochain mariage, sans nommer, toutefois, la personne qu'il allait épouser.

Cette déclaration inattendue jeta un peu de froid au milieu de cette société d'aimables viveurs.

— Il nous faut le nom de ta future, dit un des convives.

— Oui, oui, son nom, son nom ! répétèrent les autres en chœur.

— Je ne puis encore vous le faire connaître, répondit M. de Borsenne ; mais dans huit jours vous le saurez.

— Dans huit jours ! quand ton secret sera connu de tout Paris. Ce n'est vraiment pas la peine que nous soyons tes amis.

— M'est avis, messieurs, dit un vicomte pâle et efflanqué, qui fréquentait les reporters d'un grand journal à informations, que le mariage de de Borsenne est un fait-Paris de la plus haute importance. Il y a en ce moment disette de nouvelles à sensation.

— Puisque de Borsenne ne veut pas nommer sa fiancée, qu'il nous donne au moins quelques renseignements, dit un autre. Est-elle jeune ?

— Elle n'a pas vingt ans.

— Est-elle riche ?

— La dot est modeste, mais il y a des espérances.

— Prochaines ?

— Peut-être, fit M. de Borsenne en souriant.

— Est-elle jolie ?

— C'est une beauté parfaite.

— Peste, tu as de la chance, toi.

— J'en conviens, très modestement.

— Oh ! oh ! l'adverbe est délicieux.

Et tout le monde se mit à rire.

En ce moment on vint avertir M. de Borsenne qu'une dame l'attendait dans son cabinet de travail.

— Voyez-vous ça ! s'écria le vicomte au teint pâle, il va se marier et les femmes viennent le trouver ici.

— Je vous jure que j'ignore.

— Oh ! il ignore... Joli ! joli !

Le domestique était resté, attendant les ordres de son maître.

— Comment est cette dame ? lui demanda M. de Borsenne.

— Elle paraît fort bien.

— Est-elle jeune, jolie ?

— Je ne puis répondre à monsieur, car son visage était caché sous un voile très-épais. Mais ce que je puis vous dire, c'est qu'elle était très-émue en me demandant si vous y étiez. Sa voix tremblait si fort que j'ai eu beaucoup de peine à comprendre ce qu'elle disait.

Un sourire singulier passa sur les lèvres de M. de Borsenne.

— C'est madame de Précourt, se dit-il. Enfin !...

Les convives se regardèrent entre eux en se faisant des signes. Ils flairaient une aventure mystérieuse, peut-être un scandale. La bonne aubaine !

D'un geste M. de Borsenne congédia le domestique : puis se tournant vers ses amis :

— Vous me permettez, n'est-ce pas, dit-il de remplir mes devoirs de maître de maison ?

— Certainement.

— Je ne vous quitte pas pour longtemps.

En m'attendant, causez, jouez si cela vous fait plaisir. Vous avez des liqueurs et des cigares.

Il passa dans sa chambre, répara un peu le désordre de sa toilette, et entra dans le cabinet où l'attendait la dame voilée.

— Madame, dit-il en s'avançant vers elle.

La dame se leva, écarta les plis de son voile et montra son visage à M. de Borsenne.

Stupéfié, n'en pouvant croire ses yeux, il fit trois pas en arrière.

— Jeanne, murmura-t-il.

— Ne comptant plus vous voir chez mon père, monsieur, dit timidement la jeune fille, il a bien fallu que je vinsse ici.

M. de Borsenne ne répondit rien : il attendait qu'un

mot de mademoiselle de Précourt, lui fit connaître le motif de sa visite.

Après un moment de silence, la jeune fille reprit d'une voix un peu mieux rassurée :

— Je suis venue ici, monsieur, je ne dirai pas sans hésitation et sans trouble, mais pleine de confiance en vous.

— Je vous en remercie, mademoiselle.

— Monsieur de Borsenne, vous possédez des lettres dont l'existence a causé de grands chagrins à une pauvre femme et qui peuvent aujourd'hui la pousser à un acte de désespoir terrible. Ces lettres, monsieur, je viens vous les demander.

M. de Borsenne crut que la baronne avait déjà parlé. Dans ce cas, c'était le renversement complet de son plan. Il éprouva une émotion singulière.

— Quoi ! s'écria-t-il, votre mère vous a dit ?...

— Ma mère ne m'a rien dit, monsieur, répondit la jeune fille. Mais par ses tortures présentes, j'ai deviné tout ce qu'elle a souffert pendant longtemps.

M. de Borsenne respira plus à l'aise.

— Mais comment savez-vous ? fit-il.

— Que ces lettres existent ?...

Elle rougit, baissa les yeux, puis les relevant lentement sur M. de Borsenne :

— Il y a huit jours, dit-elle, vous avez eu une conversation avec ma mère, je l'ai en partie entendue. Oh ! sans le vouloir, monsieur, je vous le jure, ajouta-elle.

C'est ainsi que j'ai su que vous aviez entre les mains certaines lettres qui peuvent être funestes à ma mère. J'ignore ce qu'elles contiennent, je ne veux pas le savoir. Elle a parlé de honte, d'une faute, d'un crime ; mais elle est ma mère, monsieur, je l'aime, elle n'est pas coupable ! Elle s'accusait, cependant, mais je n'ai pas compris, je n'ai pas voulu comprendre. Je ne vois qu'une chose, c'est qu'elle est malheureuse et je ne veux pas qu'elle le soit. Rendez-moi ces lettres, monsieur, je vous en prie, rendez-les moi !

— La fille se dévoue pour la mère, pensa M. de Borsenne : jusqu'où son dévouement ira-t-il.

Et il lui vint une pensée qui lui causa un éblouissement.

— Puisque vous nous avez entendus, mademoiselle, dit-il, vous savez à quelle condition j'ai promis à madame de Précourt de lui rendre les lettres en question.

La jeune fille garda le silence.

— Elles sont là, dans un tiroir, reprit-il.

Et il indiquait un petit meuble de Boule.

Jeanne jeta sur le meuble un regard furtif.

J'ai promis à madame de Précourt, continua-t-il, de lui remettre ses lettres le jour même où j'aurai le bonheur de devenir votre époux.

— Oh ! monsieur, fit-elle.

— Autrefois, reprit-il, j'aurais pu les rendre sans conditions, on ne les a pas réclamées. Aujourd'hui elles me sont trop utiles pour que je consente à m'en séparer. En cette circonstance, mon cœur est plus fort que ma volonté.

— Vous manquez de générosité, monsieur.

— Je le reconnais, mademoiselle, vous auriez même pu vous servir d'une expression plus dure. Je vous aime, voilà mon excuse.

La jeune fille le regarda d'un air incrédule.

— Vous doutez, mademoiselle, reprit-il, c'est la preuve de votre adorable modestie, car vous êtes seule à ne pas connaître le pouvoir irrésistible de vos yeux et de votre charmant sourire. Oui, je vous aime, poursuivit-il, il faut que cet amour que vous avez fait naître en moi soit bien puissant pour que, me faisant sortir de mon caractère, il m'ait entraîné jusqu'à menacer madame de Précourt.

— Ah ! monsieur, excusez mon émotion, dit la jeune fille avec un embarras plein de charme, je suis si troublée, que je ne trouve rien à vous répondre. Vous m'aimez, dites-vous, mais alors, c'est un grand malheur !

— Un grand malheur ?

— Hélas ! oui, monsieur.

Elle poussa un profond soupir.

— J'aime M. Georges Lambert, dit-elle.

— M. Lambert est assurément digne de votre affection, répliqua-t-il ; mais il est loin et ne reviendra pas en France avant cinq ou six ans.

Jeanne devint très pâle.

— C'est bien long, fit-elle ; mais j'ai promis à M. Lambert d'attendre son retour.

M. de Borsenne se mordit les lèvres de dépit.

— Nous nous aimons, Georges et moi, depuis plusieurs années, continua-t-elle, vous le savez comme tous nos amis, monsieur de Borsenne. Une affection comme la nôtre ne peut-être brisée. L'oubli serait un parjure, et si je suis sûre de moi, je répons aussi de Georges. Voilà pourquoi j'ai répondu tout à l'heure à vos paroles par ces mots : c'est un grand malheur ! Et c'est la vérité. J'ai aimé M. Lambert avec l'autorisation de mes parents ; sous leurs yeux, j'ai mis ma main dans la sienne et je suis devenue sa fiancée. J'allais être sa femme lorsqu'un ordre du ministre l'a éloigné de nous. Vous le voyez, monsieur de Borsenne, je vous parle bien franchement ; ce que je vous dis, l'expression de ma pensée. Vous êtes

l'ami de mon père, vous êtes aussi le mien, je vous en prie, soyez-le toujours. Oh ! je ne serai pas ingrate, vous verrez.

— Votre amitié est certainement très-précieuse, mademoiselle, répondit-il ; mais je suis trop exigeant pour m'en contenter. J'ambitionne un titre plus doux, celui de mari.

— Monsieur, je vous ai dit que je ne m'appartenais plus, que j'aimais M. Lambert.

— Eh ! mademoiselle, répliqua-t-il vivement, je vous aime aussi, moi !

— En insistant ainsi, monsieur, vous me faites croire que les sentiments des hommes ne ressemblent guère à ceux des femmes. Je vous ai dit, je crois, tout ce que je pouvais vous dire pour vous faire renoncer à une chose impossible.

— Il n'y a rien d'impossible, mademoiselle.

— Ainsi vous persistez...

— Plus que jamais.

— Mais quel homme êtes-vous donc, monsieur de Borsenne ?

— Un homme qui vous aime, mademoiselle, et qui ne reculera devant rien pour vous posséder.

XX

— Ainsi, reprit la jeune fille, que les derniers mots de M. de Borsenne avaient comme étourdie, vous avez la prétention de vouloir m'épouser malgré moi ?

— Avec votre consentement, mademoiselle, répondit-il en s'inclinant gracieusement.

— C'est de la folie, fit-elle avec un brusque mouvement de tête en arrière.

— Folie de ne pas me croire, répondit-il en souriant. Vous oubliez les lettres qui sont là, sous clef, dans ce tiroir.

— Non, je ne les oublie pas, et j'espère bien que vous me les remettrez...

— Oui, mademoiselle, à vous ou à madame votre mère le jour de notre mariage.

La jeune fille s'approcha de lui très-digne et pleine de fierté.

— M. de Borsenne, dit-elle, donnez-moi ces lettres et restons bons amis.

Elle lui tendit sa petite main gantée, qui tremblait légèrement.

Il ne la prit point, cette main qui cherchait la sienne, et il répondit :

— Non.

— Mais, monsieur, je ne veux pas vous épouser ! s'écria la jeune fille.

— Alors, mademoiselle, à mon tour de dire : C'est un grand malheur ! Ecoutez-moi bien : Ces lettres renferment votre mère et, du même coup, briser son bonheur, le vôtre et celui de M. de Précourt.

— C'est horrible ! murmura la jeune fille frissonnante.

— Je joue ma plus belle partie, pensait M. de Borsenne ; si je la perds, je ne suis qu'un sot.

Il reprit tout haut :

— Si vous devenez ma femme, le secret de ces lettres ne sera pas révélé ; mais si vous sortez de cette maison, où vous êtes venue volontairement, sans m'avoir dit que vous consentiez à m'épouser, je vous jure que dans trois jours elles seront entre les mains de M. de Précourt.

— Ce serait odieux, vous ne feriez pas cela !

— Je le ferai, mademoiselle.

Un nuage passa sur les yeux de la jeune fille, qui se fermèrent. Elle chancela et chercha instinctivement un point d'appui.

M. de Borsenne se précipita pour la soutenir et il l'aida à s'asseoir.

— Ma pauvre mère ! ma pauvre mère ! soupira la jeune fille.

En un instant, elle revit tout le passé de douleurs et d'angoisses de la malheureuse femme.

— Sa tranquillité et son bonheur dépendent de vous, lui dit M. de Borsenne penché vers elle.

— Et le mien, le mien ! fit-elle d'une voix désespérée.

— Elle est à moi ! se dit M. de Borsenne.

Il se redressa et un double éclair jaillit de ses yeux.

— Votre bonheur, reprit-il, puisque je n'ai pas encore le droit de parler du mien, sera déjà d'avoir rendu le calme à votre mère.

Il avait deviné ce qui se passait dans la pensée de la jeune fille et il y répondait de manière à encourager l'idée du sacrifice.

Si Jeanne avait su ce que contenaient les lettres, elle se serait peut-être arrêtée ; mais elle en savait trop et trop peu ; elle se trouvait en quelque sorte en présence de l'inconnu qui la glaçait d'épouvante. Ne sachant rien de précis, trop innocente, d'ailleurs, pour avoir pu rien deviner, elle se laissait aller à toutes les exagérations de son esprit et de son cœur.

Après quelques minutes de réflexion, elle se leva et dit simplement à M. de Borsenne :

— Je vous autorise, monsieur, à demander ma main à mon père.

Elle le salua froidement et se dirigea vers la porte du cabinet.

M. de Borsenne s'élança vers la porte, l'ouvrit et s'écarta plein de respect pour la laisser passer.

Il l'accompagna jusqu'à la porte de sortie.

Elle descendit rapidement les marches du perron. Au milieu de la cour de l'hôtel, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas baissé son voile, elle le ramena sur son visage par un mouvement brusque, puis elle courut se jeter dans le coupé de remise qui l'avait amenée et qui l'attendait devant l'hôtel.

Mais si vite que la jeune fille eût fait retomber son voile, quatre ou cinq jeunes gens, dont les têtes s'étaient penchés curieusement à une fenêtre du premier étage, avaient eu le temps de voir son visage et de la reconnaître.

Ils reculèrent aussitôt, saisis d'étonnement et presque effrayés.

—Est-ce possible ? s'écria Gaston de Sairmaise, mademoiselle Jeanne de Précourt !

—Je l'ai parfaitement reconnue, dit le jeune Henri de Frazeray.

—Parbleu ! et moi aussi, affirma le vicomte d'Achen.

Et les amis de M. de Borsenne se regardèrent comme des gens consternés.

M. de Borsenne entra, Il avait entendu.

—Je ne comprends pas votre étonnement, leur dit-il en souriant, et encore moins vos figures à l'envers. On dirait que vous revenez d'un enterrement. Est-il donc si surprenant que je reçoive ici ma fiancée !

—Ta fiancée ?

—Ne vous ai-je pas dit que j'allais me marier ?

—Et cette dame, que nous venons de voir sortir...

—Cette dame, messieurs, mademoiselle Jeanne de Précourt est ma future femme.

—Et Georges Lambert ? ne put s'empêcher de dire Gaston encore incrédule.

—Georges Lambert, murmura M. de Borsenne, c'est de l'histoire ancienne. Il ne s'agit plus de Georges Lambert, mais de moi.

—Oh ! nous te croyons, dit le vicomte.

—Il le faut bien, murmura Gaston de Sairmaise rêveur.

Mais la gaieté de ces jeunes gens s'en était allée comme la rosée que balaye le vent du matin. M. de Borsenne fit de vains efforts pour la ranimer.

On ne parla plus et au bout d'une demi-heure on se sépara presque tristement.

Le soir même, dans vingt salons, on ne parla que de la grande nouvelle, du mariage de M. de Borsenne avec mademoiselle de Précourt.

Et les méchantes langues et les amateurs de scandales ajoutaient tout bas d'un air confidentiel : Jeanne de Précourt, sa maîtresse !

Ce dernier mot faisait hausser les épaules à bien des gens et trouvait de nombreux incrédules.

Mais les méchants ne se tenaient pas pour battus ; pour eux, médire et calomnier est une si bonne chose !

Avec cela, à Paris comme partout, on passe des heures bien agréables.

—Ah ! vous ne voulez pas croire, disaient-ils ; eh bien, sachez que mademoiselle de Précourt se rend seule et secrètement chez M. de Borsenne.

—Allons donc !

—On l'a vue.

—C'est impossible !

—Demandez à M. de Praslier, à M. de Frazeray, au vicomte d'Achen, à tous les amis de M. de Borsenne, et vous serez édifié suffisamment sur la vertu de mademoiselle de Précourt.

En rentrant chez son père, Jeanne courut s'enfermer dans sa chambre. La pauvre enfant était à bout de forces. Il lui avait fallu de grands efforts de volonté pour résister jusque-là à la violence de son émotion.

Elle tomba épuisée sur un siège et, libre enfin d'épancher sa douleur, elle pleura à chaudes larmes.

Ce sont des larmes semblables, recueillies dans des coupes d'or pur, qui devaient autrefois composer l'ambrosie dont se nourrissaient les dieux.

Quand elle eut laissé longtemps parler sa douleur, elle alla se mettre à genoux devant son prie-Dieu.

Sa pensée s'élança à travers l'espace et s'en alla bien loin, bien loin, au milieu de l'Océan, chercher un vaisseau se balançant sur les flots. Et quand elle l'eut trouvé, ce vaisseau, et reconnu sur le pont un de ses officiers :

—O Georges ! Georges, dit-elle, pardonne-moi ! En ne recevant aucune lettre de moi, tu te souviendras que je t'ai dit : Si je ne vous écrivais plus, c'est que je serais bien malheureuse. L'heure du malheur a sonné, Georges ; elle ne s'est pas fait attendre et je suis bien malheureuse ! Mon Dieu, mon Dieu, est-ce donc pour faire souffrir ceux qui vous aiment que vous les mettez au monde ? Je voudrais mourir, mourir à l'instant même ! s'écria-t-elle avec désespoir.

Mourir ! reprit-elle avec égarement, mourir ! Et ma mère, ma mère bien-aimée, je la laisserais sous l'odieuse domination de cet homme... Non, non, j'ai besoin de vivre encore ; plus tard, après... mon mariage... fit-elle avec une intonation étrange.

Oh ! cet homme, qui tient entre ses mains, dit-il, notre bonheur à tous, par quelle fatalité s'est-il trouvé sur mon chemin ! Quel rôle mystérieux et terrible a-t-il donc joué

dans l'existence de ma pauvre mère ? Tous ces pleurs répandus, c'était donc lui qui les faisait couler ! Toutes ces souffrances cachées, toutes ces douleurs comprimées, c'était donc son ouvrage !... Oh ! le bel œuvre pour un homme !... Chère et bonne mère, non, tu n'es pas coupable, tu es une victime et après toi... ta fille !

Je comprends maintenant ta répulsion pour cet homme ; tantôt, je l'ai bien regardé... en face ; je n'avais pas peur ! Il a le regard dur, par instant cruel et froid et acéré comme un glaive. Oh ! tu as raison, ma mère, c'est un méchant homme ! Et je vais devenir... sa femme !

Elle se sentit frissonner des pieds à la tête.

—Sa femme ! répéta-t-elle en se cachant la figure dans ses mains : je l'ai promis, et personne ne me peut secourir ! Ah ! Georges, Georges ! pourquoi n'es-tu pas là, pourquoi es-tu parti ? Tu me défendrais, toi, tu nous sauverais tous.

Je lui ai dit que je t'aimais, à cet homme, il ne m'a pas comprise. Sais-tu pourquoi, Georges ? C'est que rien ne bat dans sa poitrine, c'est qu'il n'a pas de cœur !

Pourquoi donc veut-il m'épouser ? Il a osé me dire qu'il m'aimait, mais ce n'est pas vrai ! J'ai vu dans ses yeux qu'il mentait. C'est infâme, cela ! C'est donc seulement pour me séparer de toi, Georges, et me rendre malheureuse après avoir fait le malheur de ma mère ? Oh ! quoi qu'il arrive, j'aime que toi, Georges, et je n'aimerais jamais que toi !...

De gros sanglots étouffèrent sa voix.

Elle resta ainsi, abîmée dans sa poignante douleur, jusqu'à l'heure du dîner.

Quand on vint l'avertir qu'on allait se mettre à table, elle baigna ses yeux dans de l'eau fraîche pour faire disparaître la trace de ses larmes. Elle se fit un visage épanoui et c'est le sourire sur les lèvres qu'elle parut devant son père et sa mère.

XXI

Deux jours s'écoulèrent sans qu'on entendit parler de M. de Borsenne. Mais le troisième jour, il se présenta rue Le Peletier vers deux heures de l'après-midi et fit prier M. de Précourt de vouloir bien lui accorder un moment d'entretien.

Le baron le reçut dans sa chambre.

—Enfin, vous voilà, lui dit-il en lui serrant la main. Savez-vous que nous commençons à être sérieusement inquiets de votre absence ? Ainsi, vous devenez un homme rangé,...

—Il le faut bien. Il n'est pas trop tôt, du reste.

—Je ne vous blâme pas, mon ami, au contraire. Voyons, essayez-vous là, près du feu. Si vous voulez fumer, prenez un cigare. Vous avez désiré m'entretenir en particulier ; c'est donc une confidence ?

—Une grosse confidence.

—Oh ! oh ! Voyons, de quoi s'agit-il ? Vous ne fumez pas ?

—Non, merci !

—Eh bien, je vous écoute.

—Monsieur le baron, j'ai été extrêmement sensible à l'honneur que vous m'avez fait le jour où vous m'avez appelé votre ami. Je devrais être satisfait. Eh bien ! non, à ce titre d'ami, je désire en ajouter un autre plus précieux encore.

M. de Précourt ouvrit de grands yeux.

—Monsieur le baron, reprit M. de Borsenne d'un ton solennel, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Jeanne de Précourt, votre fille.

Le baron laissa tomber sur le marbre du foyer les pincettes qu'il avait prises pour tisonner le feu. Il était réellement fort troublé.

—Certainement... balbutia-t-il sans trop savoir ce qu'il disait, ma fille sera sensible, je suis très-sensible, nous sommes honorés... Mais dans quel embarras vous me mettez... Jeanne est promise à M. Georges Lambert, j'ai donné ma parole ; vous savez cela aussi bien que moi.

—Quelques mots seulement suffiront pour vous mettre à votre aise, monsieur le baron, c'est avec l'assentiment de mademoiselle de Précourt que j'ai l'honneur de vous demander sa main.

—Ah ! fit le baron qui passait d'une surprise à une autre, Jeanne vous a autorisé.

M. de Borsenne s'inclina.

—Alors je n'ai plus rien à dire, moi, continua le baron ; du moment que ma fille et vous êtes d'accord. Mais sachez-le ! je ne comprends pas grand-chose à tout cela. Enfin il faut bien devant l'évidence, reconnaître les faits.

—Je puis donc compter sur une réponse favorable ?

—Une réponse ? Ah ! c'est juste. Où donc ai-je la tête ? Je n'y suis plus. Eh bien, monsieur de Borsenne, je ne m'oppose nullement. Jeanne a le droit de disposer d'elle. Elle vous a choisis, vous êtes notre ami. Cependant, vous me donnerez bien trois ou quatre jours, non pas pour réfléchir, c'est fait ; mais il faut que je parle à ma fille ; il faut surtout que je fasse part de votre demande à madame de Précourt ; elle a bien aussi quelque droit sur sa fille, et je prévois, de ce côté, je ne vous le cache pas, une vive opposition.

—Avec votre consentement et celui de mademoiselle Jeanne, madame de Précourt ne pourra refuser le sien.

—Sans doute, mais il y aura lutte, bataille. Ma femme raffole de M. Georges Lambert et j'avoue que moi-même. Mais ne parlons plus de celui-là, puisque femme varie, comme dit la chanson du roi François.

Il fut convenu que dès qu'il aurait parlé à madame de Précourt, qu'elle ait ou non donné son consentement, le baron écrirait à M. de Borsenne, et que d'ici là il s'abstiendrait de venir rue Le Peletier.

M. de Borsenne se retira enchanté de M. de Précourt et très-content de sa visite.

Après son départ, le baron éprouva le besoin de prendre l'air. Il mit son chapeau, prit sa canne et sortit pour faire un tour sur le boulevard.

—Je ne suis pas si pressé que ça de me quereller avec ma femme, pensait-il. J'aurai tout le temps, demain ou après-demain, de lui parler de M. de Borsenne. Est-ce assez singulier ? Je n'en reviens pas. J'en suis encore tout ahuri.

A la hauteur de la rue du Helder, il rencontra un de ses vieux amis de jeunesse, le comte de Sairmaise, père de Gaston de Sairmaise, un des amis de M. de Borsenne.

Les deux amis se serrèrent la main ; puis le baron passa son bras sous celui du comte et ils marchèrent du côté de la Madeleine.

M. de Sairmaise paraissait contraint, embarrassé. Il avait quelque chose à dire à son vieux camarade, et il ne savait comment entrer en matière.

Après avoir longuement cherché sa première phrase, il lui dit :

—Tu ne sors guère, mon cher de Précourt, on ne te voit plus nulle part.

—Ma femme adore la solitude.

—Et tu restes près d'elle ?

—Naturellement.

—C'est très-bien. Seulement, tu ne sais rien de ce qui se dit dans le monde.

—Il m'en arrive quelquefois un faible écho. Et que dit-on dans le monde ?

—On dit d'abord que ta fille va se marier et qu'elle épouse M. de Borsenne.

—Oh ! oh ! fit M. de Précourt, le monde est mieux renseigné que moi.

—Serait-ce un faux bruit ?

—Je ne dis pas cela : mais j'ai le droit d'être surpris, puisque ce matin je ne savais rien encore et que c'est tout à l'heure, que M. de Borsenne est venu me demander la main de Jeanne. Mais ce ce n'est pas encore un mariage fait.

—Ah ! fit M. de Sairmaise, toujours préoccupé.

—Que dit-on encore dans le monde ? demanda le baron.

—Mon cher camarade, répondit le comte, ceci est beaucoup plus grave, et il me faut le souvenir de notre vieille amitié pour me donner le courage de tout te dire. Je suis sûr que dans une circonstance semblable tu agirais comme moi. On dit encore que si mademoiselle de Précourt épouse M. de Borsenne, c'est que ce mariage est devenu nécessaire.

—Hein ! nécessaire, je ne comprends pas, fit le baron qui s'arrêta court.

—On affirme que ta fille se rend secrètement chez M. de Borsenne.

—Infamie ! s'écria le baron.

—On l'a vue.

—Mensonge ! Sairmaise, tu es mon ami. Oh ! il faut que tu le sois pour me porter ce coup cruel ! Dis-moi le nom du lâche. Morbleu ! ma main peut encore tenir une épée.

—De Précourt, mon ami, calme-moi et écoute.

—Ta fille a été vue chez M. de Borsenne par plusieurs de ses amis.

—Ils mentent comme des misérables qu'ils sont.

—Me croiras-tu quand je t'aurai dit que Gaston, mon fils aîné, était du nombre de ces jeunes gens ?

—Ton fils ! ton fils ! s'exclama M. de Précourt.

—Tu le connais, tu sais qu'il est l'honneur même et qu'il mourrait plutôt que de commettre une action indigne. Il a pour ta fille une affection de frère, et il est le meilleur ami de Georges Lambert. Eh bien ! oui, il a vu Jeanne chez M. de Borsenne. Il me l'a dit en pleurant de rage et en jurant qu'il ne reverrait cet homme de sa vie.

M. de Précourt, écrasé sous sa douleur, était comme un homme que vient de frapper la foudre.

Il saisit les mains du comte.

—Merci, lui dit-il, merci. Si j'avais appris cela d'un étranger, j'aurais été tué sur place.

—Veux-tu que je te reconduise jusque chez toi ?

—Non, non, je préfère être seul, j'ai besoin de respirer.

Et il revint rapidement sur ses pas.

—Mon Dieu, j'ai peut-être eu tort de lui dire cela ! se disait le comte de Sairmaise en descendant la rue Royale.

M. de Précourt rentra chez lui haletant, la tête en feu. Pendant un quart d'heure il se promena dans sa chambre avec agitation. Enfin il parvint à se rendre maître de lui. Alors il agita le cordon d'une sonnette.

Un domestique parut.

—Priez mademoiselle de Précourt de venir me parler à l'instant même, lui dit-il.

Le domestique se retira et, une minute après, Jeanne entra chez son père.

—Tu as besoin de moi, lui dit-elle. Me voici.
Et elle lui sauta au cou.
Il se laissa embrasser. Puis, lui indiquant un siège :
—Tiens, lui dit-il, assieds-toi là, nous allons causer.
La jeune fille obéit.

Il avança un fauteuil et s'assit en face d'elle.
Jeanne le regardait ; en le voyant si sérieux, presque sévère, elle sentit son cœur se serrer.

—Mon enfant, dit le baron, j'ai à t'entretenir d'une affaire importante ; il m'arrive la plus étrange aventure.
—Quoi donc, mon père ?

—J'ai eu, tantôt, la visite de M. de Borsenne. Il te demande en mariage.

La jeune fille resta silencieuse.
—Il te demande en mariage, continu le baron, et il prétend que tu l'as autorisé à faire cette démarche.

—C'est vrai, mon père.
—Jeanne, tu as bien vite oublié George Lambert.
—Je ne l'ai pas oublié, mon père.

—Soit. Mais tu l'aimais, et il me semble que pour une fille raisonnable, ta fidélité à un sentiment que nous avons approuvé, ta mère et moi et moi, est au moins fort extraordinaire.

—J'aime toujours M. Georges, mon père, dit-elle je l'aime comme un frère.

—Ce n'est pas ce qu'il croit et ce que nous avons cru tous. Mais à ce compte-là. Jeanne, tu peux aimer M. de Borsenne comme un père, car il a plus du double de ton âge.

Elle ne répondit pas.
—Je doute fort, poursuivit le baron, que M. de Borsenne ait plus de chance que Georges de te rendre heureuse.

—Quand vous avez épousé ma mère, dit-elle, vous étiez aussi beaucoup plus âgé qu'elle, et pourtant vous l'avez rendue heureuse.

—J'ai fait, du moins, tout ce que je pouvais pour cela.

—Et vous avez réussi mon père, car ma mère vous aime de toutes les forces de son âme.

—C'est vrai, fit le baron très-ému. Enfin, tu veux M. de Borsenne pour époux, c'est ton affaire. Moi, j'aurais préféré M. Lambert ; ce n'est pas ton opinion, n'en parlons plus. Mais il y a dans ta conduite, Jeanne, un point qui reste pour moi absolument obscur.

—Que voulez-vous dire, mon père ? demanda vivement la jeune fille.

—Je veux parler de tes visites chez M. de Borsenne. Jeanne devint pâle comme une morte.

XXII

—C'est donc vrai ! se dit M. de Précourt, en voyant sa fille changer de couleur.

Ainsi, reprit-il tout haut, tu es allée chez M. de Borsenne.

—Oui, mon père, mais une fois, une seule fois.

—Malheureuse enfant, tu n'as donc pas compris que cette démarche imprudente devait te compromettre et perdre ta réputation ?

—Ma réputation ! fit Jeanne effrayée.

—Sans doute. Sache donc que tu as été vue chez M. de Borsenne par plusieurs jeunes gens, parmi lesquels se trouvait Gaston de Sairmaise. C'est par le comte de Sairmaise que j'ai appris cela il y a un instant.

—O mon Dieu, mon Dieu ! murmura Jeanne terrifiée. Et pourtant elle ne savait pas tout.

Pour lui éviter une douleur trop cruelle, le baron avait résolu de ne lui point dire que déjà dans le monde, elle passait pour être la maîtresse de M. de Borsenne.

—Jeanne, reprit M. de Précourt, tu as été inconséquente, tu as fait un acte de légèreté blâmable. . . mit, tu es ma fille et, crois-le bien, je ne te fais pas l'injure de te soupçonner coupable !

—Ah ! mon père, merci ! s'écria la jeune fille en bondissant à son cou. Oui, j'ai été légère, imprudente. . . mais je puis vous regarder sans rougir, vous aimer, vous embrasser, votre fille est toujours digne de vous !

—Je te connais, dit le baron attendri, tu as la noblesse et la fierté des femmes de race, tu es une Précourt.

—Et je ne faillirai pas ! s'écria-t-elle en se redressant avec orgueil.

La poitrine gonflée, la tête en arrière, les narines frémissantes et l'œil fulminant, elle était si parfaitement belle dans son exaltation enthousiaste que son père ébloui ferma les yeux.

—Quelle grandeur ! murmura-t-il. Une telle fille me console de ne pas avoir un fils.

Jeanne, reprit-il d'une voix dans laquelle passait toute sa tendresse, assieds-toi, mon enfant, assieds-toi.

—Mon père, dit la jeune fille au bout d'un instant, j'ai une grâce à vous demander.

—Laquelle ?

—C'est de ne point parler à ma mère de ce qui vient de se passer entre nous.

—Il faut pourtant bien que je l'instruise de la demande de M. de Borsenne.

—Certainement. Je veux seulement parler de ma. . . légèreté. Vous savez combien elle est impressionnable ; si elle savait que je suis allée chez M. de Borsenne, cela lui ferait un mal horrible.

—Je te promets de garder là-dessus le silence le plus complet.

—Ce sera notre secret à nous deux.

—A nous deux, reprit M. de Précourt.
Et il se disait :

—Pourvu qu'une autre personne ne vienne pas le lui dire. Car, pensait-il, ce que ma pauvre fille croit être un secret, est peut-être déjà connu de la moitié de Paris.

Le lendemain, après le déjeuner, Jeanne s'étant retirée dans sa chambre, M. et madame de Précourt se trouvèrent seuls dans le petit salon.

—Ma chère ami, lui dit le baron, je vais vous apprendre une nouvelle qui certainement vous surprendra beaucoup.

—Ainsi avertie, je serai moins surprise.

—M. de Borsenne demande Jeanne en mariage. Madame de Précourt bondit sur son fauteuil.

—Quelle incroyable audace ! se dit-elle. J'espère bien, mon ami, que vous lui avez ri au nez.

—Je n'en ai eu que l'intention, répondit le baron.

—Oh ! je devine la réponse que vous lui avez faite.

—Non. Vous ne pouvez pas la deviner.

—Vous lui avez répondu qu'il perdait raison.

—Il ne m'en a vraiment pas donné le temps, car il s'est empressé de me dire que Jeanne était instruite de sa démarche et qu'elle l'approuvait.

—Jeanne ! Jeanne ! mais c'est un mensonge odieux, monsieur.

—Erreur, ma chère amie, Jeanne, à qui j'ai parlé, m'a confirmé les paroles de M. de Borsenne.

Madame de Précourt se leva en proie à la plus vive agitation.

—Mais que se passe-t-il donc autour de moi ! s'écria-t-elle. Quelle est cette intrigue ? De quels fils suis-je entourée ? Dans quel piège infâme veut-on me faire tomber ?

Le baron essaya de protester.

—Je ne vous accuse pas, lui dit-elle ; vous êtes incapable de mentir, vous !

—Voyons, calmez-vous et causons.

—Non, ne me dites plus rien ; tenez, vous me rendriez folle.

—Elle tenait un livre à la main, elle le jeta avec fureur au milieu du salon.

Puis, sans écouter la voix de son mari qui la suppliait de se calmer, elle s'élança hors du salon et se précipita comme une bombe dans la chambre de sa fille.

—Maman, qu'as-tu donc ? s'écria Jeanne effrayée.

—Ce que j'ai je n'en sais rien. Que vient de m'apprendre ton père, Jeanne ? Que M. de Borsenne t'a demandée en mariage et que tu veux l'épouser ! Est-ce vrai cela ? Réponds !

Jeanne, tremblante, baissa les yeux sous le regard irrité de sa mère.

—Mais réponds-moi donc ! Réponds-moi donc ! ordonna de nouveau la baronne.

—Oui, ma mère, répondit la jeune fille.

La baronne s'approcha d'elle, lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

—Regarde-moi, tes yeux dans mes yeux. Maintenant avoue. Cet homme t'a parlé, que t'a-t-il dit ? Je veux le savoir !

—Il ne m'a rien dit, ma mère.

—Je te dis, moi, qu'il t'a dit quelque chose.

—Rien, ma mère, rien, je vous l'assure.

—Et tu veux l'épouser ?

—Oui.

—Mais quelle fille es-tu donc ? s'écria la baronne avec emportement. Voyons, voyons, fit-elle en passant la main sur son front, j'ai encore ma raison, je ne suis pas folle ; tout cela est impossible. Tu n'aime pas cet homme, Jeanne ?

—Mais si, maman, je l'aime !

—Tu mens, malheureuse ! tu mens !

Pourquoi l'aimerais-tu ? Il est vieux, joueur, débauché. . .

—Je l'aime, répéta encore la jeune fille.

—Et Georges, Georges Lambert ?

Jeanne tressaillit et, ne pouvant supporter le regard qui pesait sur elle, elle baissa les yeux.

—An ! s'exclama la baronne, tu as tressailli, tu t'es troublée. . . Méchante enfant, je le savais bien, que tu mentais à ta mère ! Ce n'est pas M. de Borsenne, c'est Georges que tu aimes, c'est Georges !

La jeune fille releva sur sa mère un regard plein d'assurance.

—Ma mère, dit-elle, j'aime toujours Georges comme un frère.

Et le regard de Jeanne était si franc, si énergique et si plein de volonté, que les bras de la baronne tombèrent lourdement à ses côtés.

Et sa colère s'apaisa, soudainement, comme un grand vent de tempête.

—C'est bien, ma fille, c'est bien, dit-elle prête à sangloter : que ta volonté soit faite.

En parlant, elle avait reculé jusqu'à la porte.

—Ma mère ! s'écria la jeune fille en ouvrant ses bras.

—Non, laisse-moi, Jeanne, laisse-moi : j'ai besoin de pleurer à mon aise.

Et elle sortit.

—Oh ! malgré elle, malgré tout, je la sauverai ! s'écria Jeanne.

Elle s'assit et fondit en larmes.

Madame de Précourt retrouva son mari marchant à grands pas au milieu du salon.

—Mon ami, lui dit-elle j'ai vu Jeanne.

—Eh bien ?

—Je suis convaincue.

—Ce mariage ne me plaît pas plus qu'à vous, je vous le jure, dit le baron. Pouvons-nous l'empêcher ?

—Hélas ! elle le veut.

—Maudit soit le jour où cet homme est entré dans notre maison ! s'écria le baron.

Je n'ai pas attendu aujourd'hui pour penser que M. de Borsenne nous serait funeste.

—C'est vrai. Je me souviens de ce que vous m'avez dit à cette époque. Vous aviez le pressentiment de ce qui arrive. Cependant, si Jeanne l'aime.

—Elle le dit.

—Quelle étrange chose que le cœur d'une femme ! murmura M. de Précourt.

La baronne s'empressa de rentrer dans sa chambre où elle s'enferma.

—Ordinairement, se disait M. de Précourt, quand on marie sa fille, tout le monde est joyeux dans la maison ; ici, c'est le contraire. C'est comme un vent de malheur qui a passé sur nous.

Le soir, au dîner, le baron et sa fille se trouvèrent à table tête à tête et fort tristes toutes les deux. La baronne leur avait fait répondre qu'elle était souffrante et qu'elle ne dînerait pas.

Son appartement était resté fermé pour tout le monde même pour sa femme de chambre.

Le lendemain matin, aussitôt levée, Jeanne alla frapper à sa porte.

—Maman, lui dit-elle du dehors, veux-tu me recevoir ?

—Oui, oui, répondit-elle en lui ouvrant.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

La mère s'assit sur une causeuse, tenant toujours sa fille embrassée.

—Ah ! dit Jeanne, j'ai beaucoup souffert toute la nuit de ne pas avoir pu t'embrasser hier soir.

—Et moi aussi, j'ai beaucoup souffert en pensant à toi et à ton mariage. Ah ! Jeanne, Jeanne, si tu me trompais ce serait indigne.

—Et pourquoi te tromperais-je, petite mère chérie, pourquoi ? Regarde-moi, toi qui sais lire dans mes yeux est-ce que je n'ai pas l'air heureux !

—Si heureux. . . que cela me fait peur ! murmura la baronne.

Et elle pressait fiévreusement sa fille sur sa poitrine.

Dans la journée, le baron de Précourt écrivit les lignes suivantes à M. de Borsenne :

" Monsieur,

" Après un assez long entretien que j'ai eu avec ma

" fille, j'ai fait part à madame de Précourt de la deman-

" de que vous m'avez faite de la main de mademoiselle

" de Précourt.

" Madame de Précourt a été très sensible à l'honneur

" que vous voulez bien nous faire et, comme le mien, son

" consentement vous est acquis.

" BARON DE PRÉCOURT."

—Allons donc ! je le savais bien, fit M. de Borsenne après avoir lu.

Et il ajouta en se frottant les mains :

—L'affaire est dans le sac.

Il vint remercier lui-même M. de Précourt.

Quelques jours après, on commença à s'occuper des préparatifs du mariage.

Déjà, rue de Ponthieu, les maçons, les menuisiers, les peintres et les tapissiers s'étaient emparés de l'hôtel de M. de Borsenne. Il s'agissait de le transformer pour sa nouvelle destination.

XXII

M. de Borsenne n'abusa point de la permission qui lui fut donnée de venir rue Le Pelitier aussi souvent qu'il le voudrait. Il n'était pas homme à se méprendre sur l'accueil qui lui était fait. Aussi eut-il soin de rendre ses visites peu fréquentes.

Il avait pour cela, du reste, un excellent prétexte : ses ouvriers à surveiller et leur travail qu'il tenait à diriger lui-même.

Chaque fois qu'il se trouvait en présence de Jeanne, madame de Précourt les observait tous les deux avec la plus grande attention, espérant toujours qu'elle surprendrait un mouvement ou un signe d'intelligence qui la mettrait sur la trace du mot de l'énigme qu'elle cherchait.

Mais c'était en vain. Jeanne, qui s'observait elle-même avec beaucoup de soins, restait toujours la même, et M. de Borsenne était parfaitement naturel.

Voyant cela, madame de Précourt se disait : Je ne saurais rien.

M. de Précourt, qui n'avait pas les mêmes sujets de défiance, était convaincu que sa fille aimait réellement M. de Borsenne.

Parfois, la baronne se laissait aussi aller à cette pensée. Mais presque aussitôt, elle la repoussait violemment comme une chose absolument impossible.

Alors elle retombait dans ses doutes affreux, et les plus sombres terreurs s'emparaient d'elle. Souvent, les meilleures caresses de sa fille ne parvenaient pas à les éloigner.

A force de se creuser la tête, elle en vint à penser que M. de Borsenne, introduit la nuit par un domestique, son complice, avait pu pénétrer dans la chambre de sa fille et y renouveler la scène terrible qu'elle avait toujours présente à l'esprit.

Cette idée lui était venue pendant la nuit.

La malheureuse femme ne put fermer l'œil. Cette affreuse pensée la tourmenta comme le plus abominable cauchemar!

Le lendemain, quand sa fille parut devant elle, après l'avoir regardée :

—Allons donc, se dit-elle, je suis folle!

Et elle se mit à l'embrasser avec fureur en lui demandant tout bas pardon de son horrible soupçon.

Elle était complètement déroutée.

Et comment aurait-il pu en être autrement?

Pas un de ces mots qui se font des révélateurs, ne sortait de la bouche de sa fille. Jeanne n'eût pas une minute de défaillance. C'était toujours le même sourire, s'épanouissant en pleine liberté, la même voix douce et harmonieuse, la même animation et surtout le même regard clair, baigné dans des rayons de lumière, et plein de tendresse pour sa mère.

Un jour, Jacques Lambert se trouvant chez un de ses amis, celui-ci lui dit à brûle-pourpoint :

—Qu'est-ce que cela signifie? Il n'y a pas deux mois ton fils devait épouser mademoiselle de Précourt et elle va devenir la femme de M. de Borsenne?

—M. de Borsenne, fit Jacques en dressant la tête.

—Comment, tu ne sais pas cela?

—C'est impossible!

—Mon cher ami, c'est absolument vrai. Je suis ou ne peut mieux informé. Je connais le notaire de M. de Précourt et c'est ce soir même qu'à lieu la signature du contrat.

—Je suis bien forcé de le croire, dit Jacques Lambert très-ému, mais c'est bien extraordinaire.

Il n'avait pas vu M. de Précourt depuis au moins quinze jours, et madame Lambert, toujours souffrante depuis le départ de son fils, n'était pas allée rue Le Peletier depuis trois semaines.

D'un autre côté, par un sentiment qu'il est facile de s'expliquer, M. et madame de Précourt n'avaient point cru devoir les prévenir de ce qui se passait.

En rentrant chez lui, Jacques Lambert était encore sous le coup de son émotion. Madame Lambert s'en aperçut et le questionna.

Il n'eût pas la force de garder le silence et il lui fit part de ce qu'il venait d'apprendre.

—C'est monstrueux! s'écria madame Lambert.

Elle passa dans sa chambre, s'habilla elle-même à la hâte, puis, en sortant, elle dit à son mari :

—Je vais chez M. de Précourt.

Elle fit le trajet en quelques secondes.

Sans laisser le temps aux domestiques de l'annoncer, elle traversa l'antichambre, les deux salons, et entra brusquement dans la chambre de la baronne.

En la voyant, madame de Précourt ne put retenir un cri d'effroi.

—Adèle, que vient-on de m'apprendre? demanda madame Lambert d'un ton bref. On dit que Jeanne épouse M. de Borsenne.

—C'est la vérité, répondit la baronne.

—Et tu oses l'avouer, à moi, la mère de Georges!

—Hélas! soupira madame de Précourt.

—Mais quel gens êtes-vous donc? s'écria madame Lambert affreusement surexcitée.

—Joséphine, Joséphine! Je t'en supplie, inplorait la voix de madame de Précourt.

—Je suis mère aussi, moi! continua madame Lambert. Savez-vous ce que vous faites? Vous tuez mon fils! vous le tuez!

—Mon Dieu, mon Dieu! gémit madame de Précourt, ses reproches manquaient à un douleur.

—Mon pauvre Georges, mon pauvre enfant! disait madame Lambert. Il l'aime tant! Mais Jeanne aussi l'aime! Voyons, c'est donc toi, c'est donc ton mari, qui la force à épouser ce M. de Borsenne?

—Moi! ce mariage me fait horreur, et M. de Précourt ne le voit pas non plus avec plaisir. Ma pauvre Joséphine, tu penses à ton fils et tu souffres, je le comprends; mais je suis bien à plaindre aussi, moi. Pour empêcher cet odieux mariage, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Prières, supplications, caresses, j'ai tout employé, même les reproches, même la colère... et je me suis heurtée contre

une volonté de fer. Elle le veut cet homme, elle le veut!

Je lui ai parlé de Georges. Tu l'aimes, tu l'aimes! tu disais-je. Elle m'a répondu: Comme un frère, ma mère. Et elle aime l'autre. Elle le dit.

—Elle le dit! répéta madame Lambert.

—Tiens, veux-tu la voir, l'interroger toi-même? Je vais la faire appeler.

—Non, non, dit madame Lambert d'une voix sèche et avec un sourire plein d'ironie, laissons mademoiselle de Précourt à ses douces pensées et à ses graves occupations. A la veille de son mariage, le jour du contrat on n'aime pas à être dérangée. J'ai eu tort de venir ici comme un trouble-fête. Excuse-moi.

Et elle se dirigea vers la porte.

—Joséphine! lui cria madame de Précourt, quoi! tu me quittes ainsi!...

—Je n'ai plus rien à te dire.

—Ah! s'écria douloureusement la baronne, je n'avais plus que mon amie pour me consoler, et je la perds!

Madame Lambert se retourna, regarda son amie et, revenant près d'elle, elle lui prit la tête entre ses mains et l'embrassa en lui disant :

Puis elle s'éloigna précipitamment.

Dix minutes après son départ, Jeanne entra dans la chambre de sa mère.

—On vient de me dire que madame Lambert était venue te voir, chère mère, est-ce vrai?

—Il n'y a pas encore bien longtemps qu'elle m'a quittée.

—Et tu ne m'as pas appelée, j'aurais été si heureuse de la voir et de l'embrasser!

—Madame Lambert n'a pas voulu qu'on te dérangeât.

—Oh! madame Lambert me gênerait. Quelle idée! T'a-t-elle promis de revenir bientôt?

—Madame Lambert est venue ici aujourd'hui pour la dernière fois, ma fille.

Jeanne sentit le reproche amer contenu dans ces paroles. Il pénétra dans son cœur comme une pointe d'acier et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Madame de Précourt les vit, ces deux belles larmes, et elle s'écria :

—Jeanne, mon enfant, il en est temps encore, dis un mot, un seul, et je te le jure, ton mariage sera rompu!

Mais, déjà, les deux larmes avaient disparu et la jeune fille était redevenue souriante.

Elle ne répondit pas aux paroles de sa mère, mais elle parla de ses toilettes et longuement de la corbeille qu'elle avait reçue le matin même.

—Mon Dieu! se disait madame de Précourt en l'écoutant distraitemment, quelle frivolité! Que se passe-t-il dans ce cœur qui m'est fermé maintenant et dans lequel pendant si longtemps, j'ai pu lire comme dans un livre?

Ce jour-là, il y eut réception et petite fête chez M. de Précourt. Les deux salons, magnifiquement éclairés, furent remplis de bonne heure par les amis du baron et ceux de M. de Borsenne. Tous étaient là; Praslier, Frazeray, d'Achen et les autres, excepté, pourtant, Gaston de Sairmaise.

—Jamais, avait-il dit à quelqu'un, jamais je ne serai témoin de cette infamie! Et j'aime mieux me faire un ennemi de M. de Borsenne que de cesser d'être l'ami de Georges Lambert.

Son absence fut d'ailleurs peu remarquée et n'empêcha point la signature du contrat qui se fit avec beaucoup de solennité.

Le lendemain, dans la matinée, Jeanne reçut une lettre. Le timbre de Fréjus sur l'enveloppe désignait son auteur. En effet, elle était de Madame Fontange.

La jeune fille eut le pressentiment que cette lettre contenait des choses qu'elle seule devait savoir. Elle s'enferma dans sa chambre pour la lire.

Voici ce qu'écrivait l'ex-mondaine.

XXIV

—Ma chère filleule,

—Je suis vivement contrariée, car je vois bien maintenant que je ne pourrai pas assister à ton mariage.

—Je suis condamnée à vivre emprisonnée dans mon trou à perpétuité. Ah! je suis bien à plaindre! Une femme

ne devrait jamais vieillir ou bien s'en aller tout de suite dès le premier cheveu blanc ou la première ride.

—Je suis éloppée comme un invalide, et j'ai des rhumatismes ni plus ni moins qu'un maréchal de France.

—Mon médecin qui est rempli de délicatesse, ne veut pas que ce soit la goutte... le brave homme, je lui en suis fort reconnaissante.

—J'ai pensé à te faire un cadeau de noce; je me suis demandé ce que je pourrais bien t'offrir. J'ai beaucoup

cherché dans ma vieille cervelle. Eh bien, pas une idée! Commun on devient bête quand on vit en province!

—Tu trouveras dans ma lettre un chiffon de papier, que tu pourras échanger contre de l'argent, et tu t'achèteras ce qui te fera plaisir.

—A propos de ton mariage, mignonne, je trouve que, charmante comme tu l'es, tu aurais pu mieux choisir

que ton M. de Borsenne. S'il n'était que vieux, je ne dirais trop rien; mais c'est un véritable viveur, joueur

et le reste... L'aimable vaurien était autrefois un des plus ardents à me faire la cour. Mais tu sauras, je l'espère, mettre bon ordre à tout cela.

—Ah! le scélérat, il suit bien ce qu'il fait. Il n'a pas oublié certaine confidence que je lui ai faite à Fréjus.

—Il s'est bien rappelé, le monstre, que M. Fontange t'a laissé après ma mort, par son testament, plus de deux

millions de fortune.

—Je t'embrasse de tout mon cœur,

—Tu marraine,

—AMÉLIE FONTANGE.

Le chiffon de papier dont parlait madame de Fontange était un mandat de quarante mille francs sur la Banque de France. Mais ce qui, dans la lettre, avait surtout intéressé Jeanne, c'était la fin.

Elle n'avait pas cru un seul instant à l'amour que M. de Borsenne prétendait qu'elle lui avait inspiré, et elle se demandait constamment :

—Pourquoi m'épouse-t-il, pourquoi?

Et elle ne trouvait rien. Cela arrive toujours quand on cherche dans l'obscurité.

La lettre de madame Fontange venait de déchirer le voile. Maintenant la conduite de M. de Borsenne était d'une logique parfaite.

—Eh bien! j'aime mieux cela, se dit-elle; je serai moins embarrassée, plus forte et plus sûre de moi.

—Ah! fit-elle en poussant un gros soupir, comme cette lettre m'a fait du bien! C'est comme un poids énorme dont on aurait débarrassé ma poitrine! Chère et bonne marraine, si tu étais là, comme je t'embrasserais de bon cœur pour te remercier de ton excellente lettre. Ah! tu ne te doutes pas que tu viens de faire entrer un rayon de joie et d'espoir dans le cœur de ta pauvre filleule si malheureuse et désolée.

—Ah! monsieur de Borsenne, continua-t-elle d'un ton railleur, vous avez voulu tuer ma mère et vous me faites souffrir indignement pour deux millions que vous convoitez, mais vous ne les tenez pas encore. Grâce à Dieu, ma marraine vit toujours et j'espère bien mourir avant elle! Il est capable, cet homme, de s'imaginer qu'après avoir brisé ma vie et m'avoir séparée de Georges, je voudrais vivre... Ces sortes de gens ne doutent de rien. Vivre! pour faire le bonheur de M. de Borsenne, pour rester la femme de ce misérable! Allons donc, j'aimerais mieux me tuer moi-même!...

Et debout au milieu de sa chambre, dédaigneuse et hautaine, elle eut un petit rire sec et nerveux.

Elle porta à ses lèvres la lettre de madame Fontange.

—Toi, dit-elle, tu n'es que pour moi. D'autres yeux que les miens ne te liront point.

Et elle l'enferma dans un petit coffre d'argent, cadeau de M. Fontange, dans lequel elle serrait ses plus précieux souvenirs et où se trouvaient les lettres de Georges Lambert.

—Jeanne, lui dit sa mère dans la journée, tu as reçu une lettre de ta marraine et tu ne nous l'a pas donnée à lire.

—Ma marraine ne pourra pas assister à mon mariage, répondit-elle, ses vilaines douleurs l'ont reprise et je suis bien contrariée de cela. A sa lettre était joint un mandat sur la Banque, une grosse somme pour m'acheter quelque chose.

—Soit, mais je désirerais lire la lettre.

—Chère mère, j'étais si fâchée d'apprendre que ma marraine ne viendrait pas, que de dépit, par un mouvement irrésistible, j'ai jeté sa lettre dans le feu.

—Comme elle mentait avec courage et bravement! Hélas! depuis un mois, la pauvre petite n'avait fait que cela!... Elle avait appris de force le grand art de la dissimulation.

(à continuer.)

ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier!

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront parus.

L'ÉLECTEUR CONSCIENCIEUX

ÉTUDE D'ACTUALITÉ

Le jour arrive à grands pas où les électeurs de plusieurs quartiers auront un grand devoir à remplir.

Qu'on soit bien persuadé que je n'entends nullement plaisanter en qualifiant de grand le devoir qui, le premier jour de mars prochain, incombera à mes concitoyens.

Il est certaines institutions sociales que je ne me permettrai jamais, non jamais ! de blâmer. . .

J'aime la folichonnerie, je n'en disconviens pas ; mais je suis aussi, au besoin, acquiescent à la gravité, la lourdeur et le macaronisme de rigueur, quand je me trouve en face d'une question sérieuse.

Personne ne m'entendra parler, avec légèreté, de l'électorat.

Par des études minutieuses et approfondies faites sur ce sujet, je me suis convaincu que cette institution a pris chez nous tant d'importance que certains messieurs tirent une grande partie de leurs moyens d'existence de l'exercice habile de leur droit électoral.

Telle est la raison majeure qui me porte à respecter l'électorat.

Avez-vous jamais remarqué la différence physique et morale qui se manifeste, aux jours d'élections, entre l'électeur et l'homme qui ne jouit pas de cet immense avantage ?

Elle est énorme, cette différence ; positivement énorme :

Autant l'un, avec raison, est hautain, majestueux, autant l'autre est humble, insignifiant. Autant l'un est élégant et brillant, autant l'autre est débraillé et terne.

Tel un rhinocéros à côté d'un rat mort.

Et d'abord, durant la journée où il doit déposer dans l'urne l'expression de sa volonté, l'électeur qui a conscience de la gravité de son devoir ne travaille pas. Il s'attache à prouver, par son absence de l'atelier, qu'il a rompu les chaînes de l'esclavage, qu'il jouit des privilèges conférés au citoyen par la civilisation moderne.

Dès le matin, il revêt ses vêtements les plus flambants, tout en jetant sur sa moitié qui le considère, toute émue de le voir si beau, un jour non férié, un de ces regards qui ont l'air de dire :

« C'est moi qui suis le maître ici ; c'est moi l'HOMME, et ma voix pèse dans la balance de la volonté publique ! »

Puis, avec l'allure rassie d'un homme qui comprend la portée de la fonction dont il est investi, il lisse les soyeux poils de son tuyau de poêle et effectue sa sortie.

Depuis un mois qu'il suit, avec la plus grande attention, tout ce qui se dit et s'écrit sur les candidats, il n'a pu encore se former une opinion bien arrêtée ; aussi veut-il, en conversant avec les amis, éclaircir ses idées.

Oh ! ce n'est pas lui qui consentirait jamais à se laisser choir dans cet état d'abjection où l'électeur vend son vote aux agents corrupteurs. . . Il n'est pas riche, cependant ; pour assurer l'existence de sa famille il est contraint de travailler dur et ferme toute la sainte journée ; mais, il le sent là : il préférerait se voir sur la paille, n'ayant, comme Job, d'autre instrument pour se gratter que des débris de poterie, plutôt que de transiger avec sa conscience.

Telle est, du moins, la déclaration de principe qu'il fait en ingurgitant un petit verre chez le mastroquet du coin, avec ses voisins.

Vers midi, la physionomie de l'électeur consciencieux est légèrement changée. Son chapeau qui, le matin, était dans une position parfaitement verticale, décrit maintenant, avec sa nuque, un angle de quarante-cinq degrés.

Ses yeux sont luisants comme des escarboeues, son nez donne l'illusion d'un lever de soleil. Il a le verbe haut. Son opinion est tout à fait formée. Il a causé longuement avec les agents du comité de Machin.

Aussi, après avoir mangé sur le pouce deux petits pâtés de mouton, se dirige-t-il d'un pas chancelant, mais bien décidé, vers le *poll*, et dépose-t-il son bulletin en faveur de Machin.

Le voilà libre ! La satisfaction du devoir accompli est peinte sur sa figure. . .

On va boire un verre : On l'a bien mérité. . . Et puis, on ne vote pas tous les jours ! . . .

Et l'électeur consciencieux, le cœur léger, mais les jambes lourdes, entame la seconde série de ses ingurgitations, chez le mastroquet du coin.

* *

Vers quatre heures, les discours arrosés de rasades de plusieurs messieurs du comité de Chose, l'ont complètement converti. . . Comme il regrette d'avoir donné son appui à ce *boodler* de Machin ! Ah ! si c'était à recommencer ! . . . Bah ! ce qui est fait n'est plus à faire. Le mieux est de boire un petit verre de consolation.

Ouais ! mais, dans sa poche, on n'entend plus le tintinnabulement des pièces de monnaie. . . Il est complètement décafé. . .

Cela est une objection qu'il est facile de détruire, comme le lui fait remarquer un des messieurs du comité de Chose en lui insinuant dans la poche un billet de cinq piastres.

L'électeur consciencieux n'a pas l'habitude d'emprunter. . . Mais, ma foi, une fois n'est pas coutume.

C'est égal, il regrette bien de ne pas avoir voté pour Chose qui a des agents si bons enfants ! Ah ! s'il y avait un moyen pour racheter sa balourdise !

Un moyen ? Rien n'est plus facile : Justement le père Lenté est absent et il ressemble, à s'y méprendre, à l'électeur consciencieux. Il n'a qu'à voter à sa place ; ça n'est pas malin !

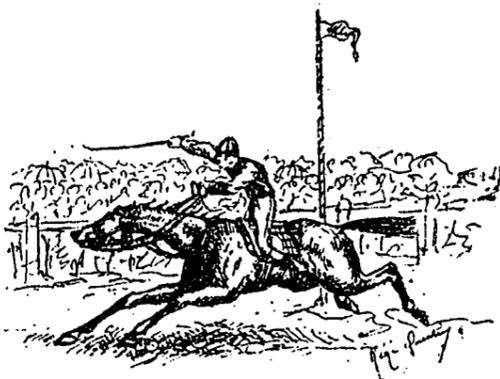
Hum ! ça ne lui va guère de voter pour les absents. . . Mais, réflexions faites, ces messieurs du comité de Chose sont si bons enfants ! Et puis, ils insistent, ils le prient. . . Comment refuser ce petit service à des gens qui viennent de lui prêter, avec tant de désintéressement, à lui qu'ils ne connaissent pas, un billet de cinq piastres ? . . .

* *

Et, quelques instants plus tard, l'électeur consciencieux dépose dans l'urne un bulletin en faveur de Chose !

LÉON FAMELART.

ECHOS DU SPORT



TURF

Le cheval le plus rapide du monde, allant au pas, est *Johnston* (2.06) ; mais la pouliche la plus rapide, avec les harnais, pour son âge, à la course ou au pas, est *Sunal*, âgée de deux ans (2.18). Elle est issue de *Electioneer*, et appartient à l'Hon. Leland Stanford, de Palo Alto, Menlo Park (Californie.)

* *

Certaines courses ont ruiné le métier de jockey en Amérique, dit le *Spirit*. Il est douteux que nous ayons un artiste du genre, à part Hayward et Isaac Murphy. Les règles de l'équitation sont dédaignées dans ces courses, qui ont développé une race de jockeys d'occasion.

* *

Un homme de cœur est bon pour son cheval : Un habitant du Missouri a prit un brevet pour une couverture qui couvre le cheval de la tête à la queue. Une autre invention très utile pour le bien-être de la noble bête, est un mécanisme automatique qui laisse tomber la couverture confortablement sur son dos, quand il est debout, et la préserve de la poussière quand il se couche.

PATINAGE

M. G. D. Phillips, du *New York Athletic Club*, qui a remporté le second prix au concours du *Victoria Rink*, dit que les prix ont été décernés par des juges compétents qui se sont basés sur le seul mérite des concurrents. Il lui semble qu'il est difficile de courir vite dans le *Victoria Rink*, parce que les coins sont presque carrés. Il prétend que Joe Donoghue lui-même serait battu sur cette petite piste.

* *

Wilfrid Latrimouille, de cette cité, qui a fait ses preuves et qui a gagné la coupe du carnaval au récent concours, a porté un défi à tous les amateurs, pour patiner sur une distance de dix milles, pour une médaille ou un trophée.

TIR

Le duc de Hamilton a parié £10,000 contre £500, d'être vainqueur du grand concours de tir aux pigeons, à Monte Carlo, et n'a pas paru sur le terrain à temps pour concourir.

* *

Un tournoi de *Hockey* a eu lieu au patinoir de Rideau Hall, Ottawa, ces jours derniers, entre un *team* parlementaire composé de MM. Barron, M.P., Fisher, M.P., Ward, M.P., J. G. A. Creighton, St. Denis, Lemaine, R. Fleming, Willie Brock, et le *team* militaire : capitaine Bagot, l'Hon. E. Stanley, l'Hon. T. Stanley, l'Hon. V. Stanley, l'Hon. A. Stanley, capitaine McMahon, capitaine Wise. Les députés sont restés victorieux.

SONNET ACADÉMIQUE

(Composé dans le but d'obtenir la palme de lauréat à l'Académie Française.)

Un orateur municipal
Pérorant dans certain village,
Avait, pour sujet principal,
Tous les *boodlers* et le *boodlage*.

Notre homme, qui est fort lettré
Dans notre langue canadienne,
Trouve peu fort le grand Littré
Et la grammaire américaine.

Il trouva que l'Académie,
Comme Littré, a fait erreur
D'introduire le mot *boodler*

Dans la langue de monsieur Buie.
"Il suggéra le mot *bogleur*,"
Nous dit *La Presse*, notre amie.

C. DE MOI.

RIGOLADES.

Un Américain, se fait voler son pardessus, dans un des hôtels de la Place Jacques Cartier.

Il s'informe au garçon préposé aux bagages.

— Comme ça vous ne l'avez pas vu prendre ?

— Non monsieur.

— C'est embêtant. Encore, s'il y avait du choix, parmi ceux qui restent, je pourrais remplacer le mien.

* *

Le père Galuchet est un homme qui n'entend pas que sa femme porte la enlotte dans sa maison. L'anecdote suivante le prouvera surabondamment :

Un jour qu'il était rentré plus tard que de coutume—*vers les ménuit eine heure*—sa femme, qui est très rageuse, le reçut à coups de tisonnier.

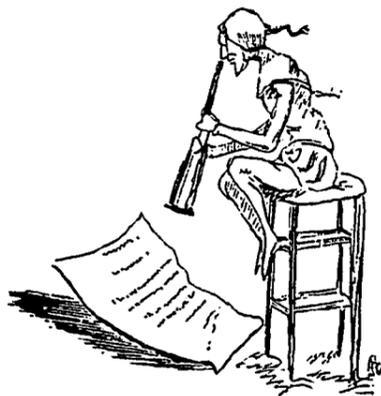
Mais Galuchet ne se laissa pas faire et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il s'enfila sous le lit conjugal.

— Sors de là ! lui cria la mégère, ou j'te casse un membre !

— Non ! répondit énergiquement Galuchet ; je ne sortirai pas ! Je veux prouver que je suis le maître chez moi !

DUTROMBLON, ESQ.

GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture : 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance ; ceci est essentiel. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir ; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

CHARLOTTE ALPHONSINE.—Votre écriture indique un caractère franc, mais une humeur parfois prompte et emportée. Vous êtes curieux et aimez beaucoup à *blaguer*. Plutôt chatain que brun, de taille moyenne et d'allure vive. Vous êtes ponctuel et homme d'ordre, et ne devez jamais remettre au lendemain ce que vous devez faire aujourd'hui. Je ne vous crois pas encore marié. Vous êtes employé de chemin de fer, et cumulez probablement les fonctions d'agent de billet et d'opérateur télégraphique. Comme votre écriture est capricieuse, c'est-à-dire n'est pas entièrement formée à votre tempérament, je puis me tromper sur deux points, mais je ne le crois pas. Veuillez m'informer dans l'un ou l'autre cas, et avec votre permission, je publierai votre lettre.

ARTHUR, Québec.—Votre écriture est si irrégulière qu'il est difficile de savoir à quoi m'en tenir sur votre compte. Je remarque particulièrement la 3ème page de votre lettre qui a été écrite dans le but évident de m'embrouiller. Cependant je me hasarde à dire que vous tirez sur le blond et êtes instruit, bon, affable, courtois et que vous aimez beaucoup à critiquer. Vous êtes curieux comme une femme. Vous aimez le nouveau, le progrès. Vous êtes certainement un employé civil.

ERNESTINE, Ottawa.—Votre écriture parle autant que les yeux les plus expressifs, et je puis répondre catégoriquement à vos trois questions : 1ère, vous êtes blonde ; 2ème, vous aimez ; 3ème, vous êtes bonne et ambitieuse.

CHARLES, C., Trois-Rivières.—Dans les quelques lignes que vous m'avez envoyées, je ne puis trouver grand'chose, mais cependant je puis affirmer que vous êtes brun, et que vos occupations se rapportent au commerce. Veuillez me répondre et m'écrire au moins une page de votre écriture ordinaire, sur un sujet d'actualité.

LECTEUR, Trois-Rivières.—En réponse à votre question, je crois devoir vous dire que pour y répondre avec certitude, il me faudrait un manuscrit laissé blanc au verso, vu le papier que vous employez.

L. B., Hull.—Je n'ai pu analyser votre écriture pour vous répondre dans ce numéro, mais ce sera pour le prochain.

RAOUL, Montréal.—Vous êtes très brun et très maussade. Vous êtes un avocat peu brillant et très mauvais conseiller. Pas de chances ou pas de talent. Si vous voulez en savoir plus long, ce que je ne crois pas, envoyez-moi plus de manuscrit.

UN CURIEUX DE JOLIETTE.—Veuillez vous conformer à nos conditions ; inutile autrement.

BEAUTÉS LÉGALES

En se conformant strictement à la loi, le Recorder est obligé, parfois, de rendre des sentences qui seraient très bouffonnes si elles ne frappaient de pauvres gens dont tout le tort est d'être dénués de ressource. Il est des cas, aussi, où quand on lui inflige le maximum de la peine, un accusé ne reçoit pas la dixième partie du châtiement qu'il mérite.

Qu'il me soit permis d'emprunter à *La Presse* du 20 courant et de mettre en regard deux exemples frappants de l'injustice de la loi.

Premier exemple :

" Parmi ceux que le recorder a envoyés ce matin en prison, se trouve une sorte de monstre à figure humaine, Charles Gratton, de la rue Montcalm. Il a été condamné à DEUX MOIS DE TRAVAUX FORCÉS, pour avoir battu sa femme. Celle-ci, pâle et amaigrie, avait la figure enflée et un œil bleui par les coups de poing de son brutal mari.

" Elle a raconté que, depuis environ dix ans, cet homme lui a fait supporter une existence de martyre.

" Voici un exemple des mauvais traitements qu'il lui infligeait : Le 15 décembre dernier, elle devint mère d'un petit garçon.

" Six jours plus tard, son mari, étant ivre, la frappa avec violence et poussa la cruauté jusqu'à la mettre à la porte de la maison, par un froid intense.

" Le recorder a condamné ce misérable à fournir, dès qu'il sortira de prison, une caution de \$100 qu'il gardera la paix envers sa femme. En même temps, le juge exprimait quel regret il éprouvait de ne pouvoir envoyer cet homme en prison pour plus que deux mois."

Ce lâche batteur de femmes, n'a, certes, pas le droit de se plaindre ; car il méritait au moins deux ans de travaux forcés.

Deuxième exemple :

" La police a recueilli hier un malheureux à figure de fouine ; ses yeux ressemblent à deux points noirs, tant ils sont petits ; le regard constamment affolé, un corps grêle et chétif. Cet individu se promenait dans la neige sans autres chaussures que de misérables chaussettes de laine. Le recorder lui a fait cadeau de DEUX MOIS DE PRISON."

Pourquoi ? Parce que la loi le veut ainsi, naturellement.

Mais quel est donc le délit de ce malheureux qui n'avait pas même l'avantage de porter des "souliers feuilletés reniflant la poussière," comme on dit dans la *Porteuse de Pain* ?

L'accusation pesant sur lui est sa promenade dans la neige "sans autres chaussures que des chaussettes de laine."

N'a-t-on donc pas le droit de se promener ainsi chaussé ? Y a-t-il dans le Code un article qui impose aux citoyens l'obligation de se déformer les orteils dans des enveloppes de cuir ?

Pas que je sache, et il est certain que s'il prenait fantaisie à un richard quelconque de flâner dans les rues, les pieds chaussés de laine, voire même de papier, personne ne songerait à l'appréhender, encore moins à lui faire cadeau de deux mois de prison.

De cela, il m'est permis de conclure que si ce pauvre hère est actuellement à l'ombre, c'est la faute de son physique peu sympathique.

" Sa figure de fouine, ses yeux ressemblant à deux points noirs, son regard constamment affolé, son corps grêle et chétif," voilà les circonstances qui ont aggravé son délit—c'est-à-dire sa promenade en chaussettes de laine—au point de lui valoir un cadeau de deux mois de prison.

Il est probable que si ses chaussettes eussent été de fil, il eut reçu un cadeau plus riche encore, et qu'il serait en liberté aujourd'hui, si la soie eût revêtu ses pieds lors de son arrestation.

Nos législateurs, qui aiment tant à remanier les lois, devraient bien s'occuper de cela, entre deux banquets.

Si la condamnation qui a été infligée au pauvre homme à figure de fouine leur paraît équitable, qu'ils ajoutent dans le Code l'article suivant, afin que chacun soit fixé :

" Toute personne se promenant dans la neige, sans autres chaussures que des chaussettes de laine, est passible de la même peine que celle qui martyrise sa femme ; c'est-à-dire d'un emprisonnement de deux mois, si elle est propriétaire d'une figure de fouine, si ses yeux ressemblent à deux points noirs, si son regard est constamment affolé, si son corps est grêle et chétif et surtout si elle est sans ressource."

RUYSDAL.

A NOS AGENTS

Qu'il soit bien compris que l'argent des abonnements devra accompagner chaque rapport.

Autrement nous n'enverrons pas le journal aux abonnés dont le prix d'abonnement n'aura pas été perçu par l'administration.

UN COQ IMMORTEL



Une brave famille est à table et la pièce de résistance du menu est un coq qui a été cuit toute la matinée. Au moment du dépècement, le coq se dresse sur ses ergots, tend démesurément le cou et entonne un *coucou coucou* des mieux réussis, à l'ahurissement des diners.

La cuisinière entre effarée pour rattraper le coq afin de le fourrer de nouveau dans le chaudron.

LA VIE ILLUSTRÉE offre une forte prime à celui qui pourra expliquer ce phénomène.

COMMERAGE AVEC NOS CORRESPONDANTS

Arthur, Québec.—Nous ferons ce que vous nous demandez pour Québec. Vous seriez bien aimable de nous indiquer quelqu'un qui saurait se rendre intéressant. Nous publierons prochainement les portraits de nos hommes de lettres, avec biographies-silhouettes.

Melle Berthe, Berthier.—Merci pour vos compliments. Nous ferons tout en notre pouvoir pour publier votre envoi dans notre prochain numéro.

Georges, Sorel.—Nos collaborateurs, écrivant sous des noms de plume, veulent garder l'incognito.

Rose J., Ville.—Votre demande sera prise en considération.

Marie-Louise G.—Rose Couturier assure que le manteau en question est hors de mode, non seulement à Paris et à New-York, mais aussi à Montréal.

Electeur.—C'est dommage que nous ne fussions pas de politique, car nous troublerions le candidat pour qui vous voudriez qu'on fasse de la réclame. Il le mérite à bien des titres !

Partisan.—Pour nous le candidat dont vous parlez est un être insignifiant.

C. C. C.—Adressez-vous à d'autres journaux.

MUSIQUE

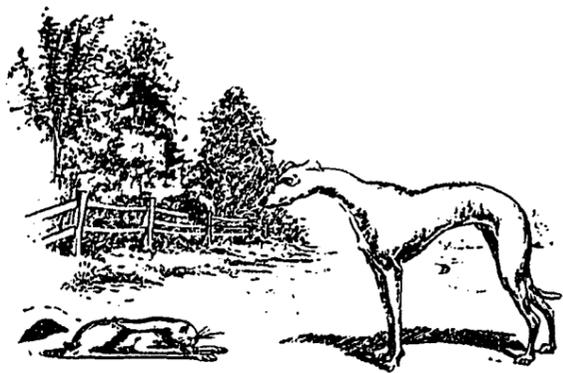


Nous donnerons dans notre prochain numéro, une page de musique nouvelle, que nous venons de recevoir de Paris.

Nous croyons que nos charmantes lectrices en feront leurs délices.

Un bruit qui court sous caution : M. J. B. Labelle donnera prochainement un concert au Queen's Hall, avec le concours de notre excellent comique de genre, M. René Ravaux.

LE COMBLE DE LA CELERITE.



M. DU LEVRIER.—C'est le lapin le plus singulier que j'aie vu depuis mon arrivée !



M. DU LAPIN.—Touchez-moi, si vous l'osez !



M. DU LEVRIER.—Ah bien, s'il n'est pas entré dans ce trou d'une manière miraculeuse, je veux être fouetté !

TYPES CAMPAGNARDS

Un jour, à la cour de Circuit de... Jean, notaire de profession, qui vendait souvent dans les vignes du Seigneur, quand ce n'était pas les produits de la célèbre distillerie de Molson qu'il l'ampait à pleins verres, entre en titubant dans la salle d'audience. Il s'arrête pour regarder de ses grands yeux brouillés ceux qui occupent les banquettes des côtés. Tout à coup, sans respect pour la majesté du tribunal, il s'écrie : "Quelle belle femme !"

"Silence !" dit l'huissier audienier.

Le juge, qui est connu comme très friand des bons morceaux et qui, plus est, louchait des deux yeux, se tourne pour voir l'intrus, puis regarde à son tour dans les banquettes, où il aperçoit une grosse campagnarde, joufflue et très forte en couleurs.

"Ah ! oui, c'est une bien belle femme !" continue notre tabellion.

"Silence donc ! sortez," dit l'huissier en s'élançant vers notre homme.

"Oui, oui, je sors... attendez... n'importe, tout de même c'est une s... belle femme !" Et il s'en va.

Et le juge qui connaissait bien l'individu et qui même, dit-on, avait de l'indulgence pour les gens de cette espèce—comme disait l'irascible P. à son confrère L.—le juge se met à rire à gorge déployée avec toute l'audience.

La pauvre *bobonne*, elle, qui avait vu les yeux tors du juge se fixer sur elle en elignotant, en devint toute transie ; elle trouvait sans doute qu'il avait le mauvais œil, quoiqu'il se montrât tout à fait galant quand elle vint donner son témoignage.

**

Ce même juge se promenait un matin sous la véranda de l'hôtellerie où il logeait, quand il venait à... avec un marchand du lieu, qui boitait. Notre notaire, le grand admirateur de Bacchus et des grâces—sans calembourg—passait en face d'eux, tirant des bordées sur la rue, avec l'élégance et la grâce d'un navire *charbonnier* sur l'océan quand il a le vent de bout.

"Beau temps ce matin, monsieur le notaire" dit le juge.—"Superbe ! Votre Honneur !"

"Mais qu'avez-vous donc ? vous paraissez chanceler."

"Oh ! oh ! Votre Honneur, de ce temps-ci, puisque la justice louche et que le commerce boite, est-il étonnant que le notariat chancelle ?"

Et d'un grand geste à la Faucher de Saint Maurice, il tire son chapeau et continue tant bien que mal sa navigation terrestre.

**

Bernard X était un ouvrier plein d'esprit, exhubérant de verve et d'anecdotes désopilantes. Le juge et les avocats en tournée de circuit l'avaient souvent invité à passer la soirée avec eux quand ils allaient à... Ils étaient ensemble de vrais compères à compagnons.

Bernard est appelé en cour comme témoin. Les avocats des deux parties l'interrogent tour à tour. Tout va bien. Le juge, pour élucider un point de fait qui ne lui paraissait pas bien clair, (c'était encore notre *louchoux*) pose lui-même une question au témoin. Pas de réponse. Le juge répète sa question. Silence encore. "Mais Ber-

nard X... répondez-donc : voilà trois fois que je vous parle."

"Ah ! Votre Honneur, c'est à moi que vous vous adressez ? je vous demande pardon ; je vous voyais regarder *par là*, je pensais que vous parliez à un autre."

On peut s'imaginer les rires étouffés de l'auditoire.

**

Un dimanche, le curé de... mon ancien compagnon de chasse, que je n'avais jamais entendu prêcher et qui faisait une guerre à mort à l'ivrognerie, monte en chaire, armé d'un grand crucifix de bois. "*Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.*" C'est du Virgile tout pur, me dis-je. Écoutons bien. "Le monstre horrible, mes frères, c'est l'ivrogne, cette brute hideuse, *informe* : elle n'a plus de figure humaine ; c'est un je ne sais quoi d'indéfini, d'innommé ; *ingens*, monstre multiple, immense, qu'on rencontre partout, chez les grands, chez les petits, chez les riches, chez les pauvres. Oh ! qu'elle est grande la tourbe des ivrognes ! *Cui lumen ademptum*, qui n'y voit plus clair. Au moins le monstre antique, lui, n'avait qu'un œil à perdre, mais le monstre du jour sacrifie volontiers et bêtement ses deux yeux. Quand il est ivre, il ne voit plus ni femme, ni enfant, ni parent, ni ami : tout lui est indifférent ou plutôt tout l'excite à la colère ; tout devient rouge pour lui : il a cela de particulier avec les *coys d'Inde*. Il baffoue tout le monde, les plus saintes choses ; il crache sur tout. En autant que ses jambes et ses mains peuvent l'aider, il se traîne dans la fange ; il appelle cela s'amuser, jouer ; il est heureux. Quelle dégradation ! Il n'y a pas longtemps, mes frères, dans une paroisse que je ne vous nommerai pas, un homme de profession, s'il vous plaît, qui n'est plus jeune, avait le soir rencontré des compères, de prétendus amis. Ils avaient *pintoché* tant et si bien que notre homme fut obligé de se traîner le long des clôtures, afin de regagner son logis. Il se faisait tard et la nuit était noire. Notre ivrogne, comme bien on pense, avait la vue faible, la tête lourde, la langue épaisse et les idées pas mal embrouillées. Il tomba plusieurs fois dans la boue ; enfin, après s'être traîné tant bien que mal, il arrive à une bâtisse qu'il croit connaître. Comptant y trouver un bon gîte, il y pénètre, s'y couche et s'endort...

Le lendemain matin, une bonne ménagère vient donner à manger à ses pourceaux. A son appel ceux-ci se hâtent de courir pour avoir leur pitance, en sautant par-dessus le corps de notre pauvre ivrogne qui était couché avec eux. Celui-ci se réveille, lève la tête et, apercevant la femme qui verse à boire à ses cochons, "merci, madame, dit-il, je ne prends rien ce matin." Il avait passé la nuit dans cette jolie chambre à coucher ! N'est-ce pas que ce serait bien le cas de dire, comme dans la chanson : Quand on est si bien ensemble, devrait-on jamais se quitter ?

**

Il devait se plaider à la cour d'assises de mon district, une cause scandaleuse. Cela attira des curieux ; car pareilles affaires ne sont pas nombreuses dans nos si paisibles et si morales campagnes. Le juge s'aperçoit de suite qu'il y a dans l'audience plusieurs jeunes garçons et plus de femmes qu'il n'en fallait. Après avoir laissé choisir et assermenter les petits jurés, il s'adresse à l'audience et engage les jeunes garçons d'au-dessous de vingt-

ans et les honnêtes femmes, à ne pas rester pour entendre ce triste procès. Les jeunes garçons et quelques femmes s'en vont. Lorsque le juge voit qu'il ne sort plus personne, il ajoute : "Maintenant que les honnêtes femmes sont sorties, huissiers et constables, faites sortir les autres." Je vous laisse à penser si les deux ou trois femelles qui avaient persisté à rester, regretterent de s'être aventurées dans cette galère !

DAGOBERT.

FAITS D'HIVER

FÉVRIER

- 15.—Bagarre sanglante entre Italiens, à Lachine. Incendies désastreux à la Pointe Saint-Charles.
- 17.—Incendie à l'Électeur, de Québec.
- 18.—Collision sur le Grand-Tronc, près de Saint-Hyacinthe.
- 19.—Incendie à Sainte-Cunégonde.
- 20.—Un orateur municipal enrichit la langue française du mot *boyleur*. Arrestation des voleurs Thos. May. Formation d'un nouveau ministère en France. Discours du trône au parlement anglais.
- 21.—Arrestation du voleur Lachapelle.

FAITS DIVERS

UN HOMME VENDU A L'ENCAN

Un pauvre diable, du Chatworthy, incapable de payer une amende qu'il avait encourue, vient d'être vendu à l'encan, à Helena (Arkansas).

On sait qu'il existe encore dans certains États une vieille loi autorisant la vente, pour un temps déterminé, des vagabonds et des débiteurs-insolvables. Mais cette loi, tombée depuis longtemps en désuétude, est très rarement appliquée, surtout aux individus de race blanche. Chatworthy, à la suite d'une querelle avec un nègre, l'a menacé de son revolver.

Il a été arrêté aussitôt, jugé et condamné à \$50 d'amende et aux frais du procès s'élevant à \$4. N'ayant pas pu payer les \$54, Chatworthy a été mis à l'encan, conformément à la loi locale, pour une période de 72 jours, car, dans l'Arkansas, pour le règlement des amendes on ne compte les jours qu'à raison de 75 cents, et, par une véritable dérision du sort, c'est un constable nègre qui a justement été chargé de la vente. Il y avait foule ; mais les amateurs n'étaient pas nombreux et ils ne paraissaient guère se soucier de pousser l'enchère.

Finalement Chatworthy a été adjugé à un de ses amis pour 25 cents par jour.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le compte-rendu détaillé du premier dîner annuel de l'Association de la presse de la province de Québec, ainsi que le discours *in extenso* prononcé en cette mémorable circonstance par le président.

Nous publierons également dans notre prochain numéro, la valse nouvelle *scientia* qui vient d'être publiée récemment à Paris.

Les lecteurs de LA VIE ILLUSTRÉE, sont priés de lire l'annonce de M. H. R. Gray, que nous publions sur notre dernière page.

Nous recommandons fortement la pharmacie Gray.

ABONNEMENTS



Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

EXTRA—ACADEMIE DE MUSIQUE
HENRY THOMAS, Loc. et Gérant

LE SEUL SPECTACLE DE LA SAISON

Commençant Lundi, 25 Février, Matinée Samedi seulement.

LA PREMIÈRE FOIS ICI

La Grande Production Théâtrale de
Wm. J. GILMORE

THE TWELVE TEMPTATIONS !

Ecrit de nouveau, arrangée et produite sous la direction de

CHAS. H. YALE

Voyez la Coupe à Rire, les Mulets dressés, le Dragon Monstre, le Cheval domant des représentations, les Ours Drôles, la Fameuse Bonfanti, la Famille du Juge, les Topsy-Turveys, les Frères Savinilla, les Cockatoos Vivants, les Hommes de Police et les Coquettes, la Scène du Délire, Transformation Exquise, le Ballet Européen, les Douzaines de Nouveautés, le Grand Spectacle.

100 ACTEURS SUR LE THEATRE

La production la plus élaborée qui ait été vue à Montréal.

45 DANS LE BALLET !

3 FAMEUX PREMIERS !

Le plus grand des spectacles avec ses décors révisés et embellis, Harmonie Exquise de Couleurs Splendides. Déploiement exquis de beautés humaines. Exposition de Costumes Resplandissants. Offre Artistique de Scènes Splendides, avec 3 Grands Ballets, 5 Spécialités Emouvante, 3 Fameux Premiers, 25 Belles Secondes, 30 Corps de Ballet. Mlle MARIE BONFANTI, Mlle ELOISE, VICTOR CHIADO.

Costumes et Scènes Eblouissants, la Marche des Amazones, le Ballet Vivant Cockatoo, les Hommes de Police et les Coquettes, la Danse des Nations.

Vente des Billets chez Nordheimer.
Prix : 25c à \$1.

THEATRE ROYAL.

SPARROW & JACOBS, Prop. et Gérants.

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 25 FÉV.
APRÈS-MIDI ET SOIRÉE

Le comédien populaire

M. E. J. CONNELLY,

supporté par une excellente compagnie, dans l'absurdité musicale intitulée :

A SOAP BUBBLE

PRIX D'ADMISSION, 10, 20 et 30 cts.
SIÈGES RÉSERVÉS, 10 CTS. EXTRA.

Plan au magasin de musique de Prince.
Semaine suivante—QUEEN'S EVIDENCE



LA MAISON

LAURENT, LA FORCE & BOURDEAU

est la plus ancienne du pays, dans le commerce de pianos. Elle est établie depuis 29 ans.

CETTE maison a vendu plus de 12,000 pianos dans toute la puissance, et chaque acheteur a été satisfait.

ELLE n'a pas cessé de jouir de la confiance du public, et elle se recommande à tous par la supériorité de ses pianos.

LE commerce intègre qu'elle fait et sa réputation de vendre à bon marché, lui donne la plus grande vogue.

SES pianos *Hardman, Marshall* et *Wendell*, sont les plus beaux du continent et les mieux appréciés.

CES pianos ont été soumis à l'épreuve des plus grands connaisseurs et des musiciens les plus renommés, qui ont donné les témoignages les plus flatteurs.

L'EXPERIENCE que nous avons eu dans nos ventes prouvent surabondamment le mérite de ces pianos. D'ailleurs nous n'en voulons d'autre preuve que la satisfaction qu'ils donnent à tous les acheteurs.

LE public est cordialement invité à nous rendre visite, quand même il n'a pas l'envie d'acheter. Nous sommes toujours heureux de montrer nos pianos.

N'oubliez pas la place,

LAURENT, LA FORCE & BOURDEAU

No 1037, Rue Notre-Dame,

MONTRÉAL.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

Pharmacien chimiste, 144 rue St Laurent,

MONTRÉAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS :

- GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.
- " Dental Pearlina, pour les dents.
- " Saponaceous Dentifrice, pour les dents.
- " Chloralylne, pour le mal de dents.
- " Sulphur Pastilles pour l'application sur la gorge de l'Acide Sulfurique et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray

Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

HENRY R. GRAY

Pharmacien chimiste, 144 rue St Laurent,

MONTRÉAL.

PEINTURES ET TAPISSERIES

FERRONNERIES, LAMPES,

GLACES DE MIROIRS,

HUILE DE CHARBON,

MASTIC, HUILE DE LIN,

TEREBENTINE, VITRES,

ETC., ETC., ETC.

FRS. MARTINEAU,

1381 — RUE STE. CATHERINE — 1381

MONTRÉAL.

12 FÉV.—la

LA BANQUE DU PEUPLE.

Dividende No. 105.

Les actionnaires de la Banque du Peuple sont par les présentes notifiés qu'un dividende semi-annuel de trois pour cent pour les six mois courant, a été déclaré sur le fonds capital, et sera payable au bureau de la Banque, Lundi, le quatre de Mars prochain et les jours suivants.

Le livre de transfert sera fermé du 15 au 28 février inclusivement.

Par ordre du bureau des directeurs,

J. S. BOUSQUET, Caissier.

Montréal, 29 janvier 1889.

LA BANQUE DU PEUPLE.

AVIS.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque du Peuple aura lieu aux bureaux de la Banque, rue St. Jacques, Lundi, le quatre Mars prochain, à trois hrs. p.m., conformément aux 16ème et 17ème clauses de l'acte d'incorporation.

Par ordre du bureau des directeurs,

J. S. BOUSQUET, Caissier.

Montréal, 29 janvier 1889.



COMPAGNIE D'EAU ST-LEON

54 CARRÉ VICTORIA

MONTRÉAL.

LES SOURCES DE ST-LÉON

Sont situées dans le comté de Maskinongé, P. Q. à presque égale distance et d'un accès aussi facile de Montréal et de Québec. De 300 à 400 hôtes peuvent être reçus à l'hôtel des sources. Cette eau est si renommée qu'à chaque Été des foules accourent de partout. Nombre d'ineurables qui viennent sont de 90 pour cent qui s'en retournent guéris, ce qui prouve à l'évidence et indubitablement les vertus de L'EAU DE ST-LÉON.

Nous reproduisons ici quelques-uns des nombreux témoignages donnés par des personnes connues, et dignes de foi :

St. Sylvestre, Lotbinière, 3 avril 1886.

MESSIEURS, — Depuis quelque temps je souffrais des Oreillons, du Frisson, et de la maladie du Foie. Après avoir longtemps cherché un remède à ces maladies, j'ai eu recours à l'Eau St-Léon, et je dois avouer franchement que j'ai été surpris, mais agréablement surpris, du changement pour le mieux qui s'es opéré chez moi.

DR S. GEO. PAQUIN,

St. Sylvestre Est, Comté de Lotbinière.

Québec, 27 Octobre 1885.

MESSIEURS. — J'ai souffert de Dyspepsie et de toutes les incommodités de cette maladie pendant près de 20 ans

Après avoir essayé les prescriptions de deux médecins habiles amis tout dévoués, sans résultat sensible l'un deux me conseilla de faire un usage constant de l'Eau Minérale St-Léon, d'en prendre près d'une chopine, le matin, une heure avant déjeuner. Depuis près de 10 ans, j'ai été fidèle à cette prescription et ma santé ne laisse rien à désirer.

Votre tout dévoué,

J. B. Z. BOLDUC, Ptre,

Procureur du Palais Archépiscopal.

Le Dr. S. Lachapelle, rédacteur en chef du "Journal d'Hygiène Populaire," dans un certificat daté de Montréal, le 15 juin, 1884 dit : En vertu de l'expérience personnelle que j'ai eue des eaux minérales de St-Léon, je dois dire qu'elles sont d'un usage incontestablement utile dans les maladies suivantes : Le Rhumatisme, la Dyspepsie, les Hémorroïdes, la Paralyse, la Goutte, les maladies du Foie et des Reins, les affections de la Peau.

La dyspepsie m'a torturé pendant 20 ans. J'ai bu de L'EAU DE ST-LÉON. Ma santé est maintenant parfaite.

MGR. BOLDUC

Econome du Palais Cardinalice.

Je recommande fortement L'EAU DE ST-LÉON pour le mal d'yeux.

REV. W. GÉROUT

Eglise Anglicaine, Berthier.

Je recommande L'EAU DE ST-LÉON pour l'indigestion.

E. CLAUDE

25 rue Maitland, Toronto.

Je proclame hautement L'EAU DE ST-LÉON comme le meilleur remède pour la dyspepsie et la constipation chronique.

T. FAMESON

206, avenue Spadina, Toronto.